



Notes du mont Royal

WWW.NOTESDUMONTROYAL.COM

Cette œuvre est hébergée sur «*Notes du mont Royal*» dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES
Google Livres

810714

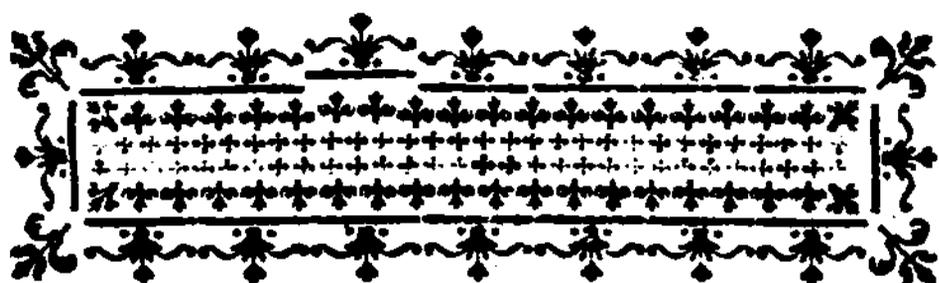
TRADUCTION
LIBRE
DE LUCRECE.

TOME PREMIER.

~~© 1814~~

5124





DISCOURS

PRÉLIMINAIRE.

LE Poëme dont je donne aujourd'hui la traduction, est la fameuse philosophie d'Epicure, soutenue autrefois dans Athènes au milieu des Sages de la Grèce: philosophie adoptée dans la suite, avec tous les transports de l'enthousiasme, par le Poëte Lucrece dans le temps des troubles de Rome; philosophie renouvelée, défendue & corrigée presque de nos jours par le célèbre Gassendi, & dont les principes ont été adop-

tés depuis par l'immortel Newton , avec des modifications & des restrictions nécessaires.

Je n'ai point craint de rendre avec toute la clarté dont je suis capable , cette philosophie téméraire , contenue dans l'ouvrage le plus hardi qu'aucun mortel ait jamais osé composer. Aucun philosophe, en effet, n'a jamais parlé des Dieux avec plus d'audace : non-seulement Lucrece nie leur providence ; mais il assure qu'ils ne sont pas les créateurs & les conservateurs de l'univers. De quels Dieux aussi parle-t-il ainsi ? De Jupiter qui prenoit toutes sortes de figures pour satisfaire ses passions ; qui prit la forme d'un taureau pour enlever Europe ; qui se transforma

PRÉLIMINAIRE. V

en pluie d'or pour séduire Danaé ,
en aigle pour ravir le jeune & beau
Ganymede ; de ce même Jupiter qui
commit un inceste avec sa sœur
Junon , qui , jalouse du jugement
de Pâris , conjura la perte de tous
les Troyens ; de Venus dont les
temples étoient ouverts à la pro-
stitution , & qui non contente de
prodiguer ses faveurs dans l'Olym-
pe , descendoit sur la terre pour
varier ses plaisirs ; de Mercure qui
servoit tout-à-la-fois de messager ,
de maître-d'hôtel & d'échançon
au maître des Dieux , & qui , pour
s'amuser , faisoit le métier de vo-
leur parmi les hommes. Cette
théogonie pouvoit prêter des ima-
ges riantes à l'imagination tou-
jours tendre & facile des Poëtes ;

mais elle ne pouvoit que blesser la raison sévère d'un Philosophe aussi sublime que Lucrece. D'ailleurs, si les Romains ont vu sans s'allarmer paroître un ouvrage qui détruisoit leurs Dieux, fouloit aux pieds leur religion, qu'aurions-nous à en craindre aujourd'hui, lorsque Dieu même a daigné nous instruire sur nos devoirs; lorsque la lumière pure & sacrée de la révélation nous éclaire; que la raison a fait de toutes parts d'immenses progrès, & que l'étude approfondie de la nature nous fait voir dans l'ordre physique & moral de l'univers les traces d'une cause intelligente & toute-puissante.

J'ai fait cette traduction avec toute la liberté dont on peut se

servir , quand on veut rendre claire & intelligible une philosophie ancienne & très-obscure. Peu de personnes ont lu ce Poëme en entier ; la plupart même de celles qui se plaisent à le citer semblent ne faire cas que de quelques morceaux de poésie, de quelques sentences & maximes hardies ; elles ne font pas attention que ces morceaux ne sont que la bordure du système ; mais j'ai cru devoir m'attacher davantage au fond des idées, au corps de l'ouvrage. Lucrece ne doit point être regardé comme un auteur simplement agréable & élégant , mais comme un Philosophe profond & sublime, qui renferme les vues les plus générales sur la nature , qui embrasse son

objet d'un seul coup d'œil, & qui déduit avec beaucoup d'art, & de méthode, l'explication des phénomènes, des principes qu'il a établis.

C'est cette partie philosophique & systématique que j'ai sur-tout travaillée avec le plus de soin ; je me suis toujours beaucoup plus attaché à rendre le sens que les mots, les idées que les phrases : Lucrece d'ailleurs répète souvent les mêmes choses ; quand une comparaison lui plaît, il ne craint pas de l'employer jusqu'à quatre & cinq fois ; souvent ferré & concis, beaucoup plus souvent diffus, il délaye ses idées dans un flux de paroles ; il y revient, il les répète sans cesse. J'ai donc cru, quoique j'aie fait

cette traduction en entier, devoir supprimer les répétitions, abrégé ou referrer ses idées pour les rendre avec plus de clarté; car il me semble que quand on traduit un auteur, ce n'est point pour en faciliter l'intelligence à ceux qui entendent sa langue, mais pour le faire connoître à ceux qui ne l'entendent pas. J'ai retranché en entier dans le premier livre les systèmes d'Empedocle *, d'Anaxagore, &c. que Lucrece n'expose que pour les réfuter: l'exposition de ces systèmes m'a paru aujourd'hui indifférente à celui d'Épicure; ils ne peuvent servir ni à

* La traduction de ce premier livre est en entier dans les Journaux Encyclopédiques de l'année dernière, elle a été publiée séparément.

l'établir , ni à le réfuter. Dans le second & dans le troisieme livre , j'ai donné par extrait quelques branches de cette philosophie épicurienne , qu'il n'étoit gueres possible de faire comprendre autrement. J'en ai usé de même dans le quatrieme livre à l'égard de la doctrine ingénieuse , mais assez obscure des simulacres.

Je n'ai point fait de changement ou très-peu dans le cinquieme & sur-tout dans le sixieme livre ; car quoique la plupart des explications de ces livres soient fausses & même dénuées de vraisemblance , j'ai cru devoir les laisser subsister , parce qu'elles découlent naturellement des principes , & qu'elles font voir la méthode de

l'auteur dans l'explication des phénomènes de la nature.

J'ai évité aussi autant que j'ai pu de me servir des mots surannés de l'ancienne philosophie, comme d'atômes, d'éléments crochus, &c. la plupart des systèmes philosophiques prêtent souvent plus au ridicule par les termes qu'on y employe, que par la singularité des idées qu'ils peuvent renfermer.

Quelque clarté cependant que j'aie tâché de répandre dans cet ouvrage, je doute que cette philosophie ne paroisse encore fort obscure à bien des personnes; nous ne sommes plus à l'unisson des ces idées, si l'on peut parler ainsi; ceux qui vivoient du temps d'Epicure ou de Lucrece enten-

doient à demi-mot, parce que ces matieres faisoient le sujet des conversations de ce temps, & qu'on étoit à portée de se faire expliquer, ou développer les endroits qui pouvoient paroître obscurs. Il en sera de même un jour de la philosophie de Descartes ou de toute autre; ceux qui viendront après nous auront plus de peine à l'entendre, parce que cette philosophie ayant passé de mode, bien des choses qui pouvoient paroître claires, parce qu'elles étoient expliquées ou discutées, ne le paroîtront plus. Ce sera le sort de toute philosophie qui n'aura pas pour base la vérité; elle seule est éternelle, immuable, claire, intelligible, & peut-être que le

caractere qui peut servir à la faire reconnoître le plus aisément, c'est que dès qu'elle se présente, elle paroît avec tant de clarté qu'on n'a pas besoin de la désigner ni de la faire remarquer.

Mais en exposant la doctrine téméraire de ce célèbre philosophe, je craindrois qu'on ne m'accusât de partager ses erreurs, si je ne m'appliquois à les réfuter. Pour y répondre de la maniere la plus solide, j'ai cru qu'il suffiroit de démontrer par le spectacle de la nature, que la matiere n'avoit jamais pu, en se réunissant, établir d'elle-même sans le concours d'une cause intelligente, les rapports & les convenances que nous voyons tant dans les grandes mas-

ses de l'univers , que dans les plus petites parties ; c'est l'objet de la premiere division de ce discours. Je donne dans la seconde les preuves de la spiritualité de l'ame : j'ai tâché d'en former un corps d'objections qui répondent aux argumens du troisieme livre de Lucrece. J'ai présenté ces preuves de l'existence de Dieu & de l'ame de la maniere la plus générale ; car il me semble qu'on n'a point toujours été assez délicat sur le choix de ces sortes de preuves , & que l'abus qu'on en a fait a souvent même tourné à leur désavantage.

Je n'ai point cru devoir entrer dans le détail des objections particulieres que l'on peut faire con-

tre les différentes branches de ce système. Il m'a paru qu'il étoit fort inutile de répondre a la doctrine des simulacres , de prouver qu'aucun être vivant ou végétant ne pouvoit se former de la corruption ; que la terre dans sa premiere jeunesse n'avoit pu former les germes de toutes les especes d'animaux ; que des fleuves de lait ne couloient point alors pour la nourriture de ces premiers nés ; que les globes célestes sont plus grands qu'ils ne le paroissent ; que le soleil ne s'éteint point toutes les nuits , qu'il ne reparoit pas tous les matins allumé derriere les montagnes , &c. On peut consulter à ce sujet l'anti-Lucrece du Cardinal de Polignac , ouvrage écrit avec

autant de solidité que d'agrément, & auquel on ne peut reprocher que d'avoir quelquefois opposé des erreurs nouvelles à des erreurs anciennes : comme d'admettre le plein, la matiere subtile de Descartes, le systême des tourbillons : d'avoir dit que les animaux ne sont que de simples automates, que toutes leurs opérations peuvent s'expliquer facilement par les loix de la mécanique : d'avoir dit encore que chaque espece d'animaux ou de végétaux n'est que le développement d'un germe unique, qui dès l'origine du monde renfermoit tous les individus qui sont nés & à naître, &c.

Je n'ai aussi employé dans tout ce discours que des preuves sensibles

& physiques ; elles me paroissent préférables aux preuves métaphysiques , toujours susceptibles de divers sens , & dont toute la force ne consiste le plus souvent que dans la sagacité de celui qui fait les employer. Il n'y a peut-être pas un seul argument métaphysique auquel on n'ait fait des objections très-solides. C'est de l'abus de la métaphysique que sont nées presque toutes les erreurs , la différence des jugemens , la diversité des opinions entre les savans ; c'est elle qui , faisant perdre sans cesse de vue les objets sensibles , a entraîné les plus beaux génies dans un dédale de difficultés insurmontables. On a vu une secte de Philosophes en-

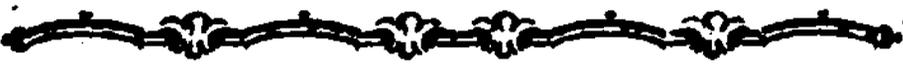
gagés sous ses drapeaux, douter de leur existence. Elle a créé les formes plastiques, les monades Léibnitziennes, l'harmonie préétablie; elle a fait naître toutes les disputes sur le vuide, l'espace, la durée, le temps, &c. elle exalta l'ame de Platon, & a de nos jours rendu presque inutile le beau génie du pere Mallebranche. N'est-ce pas par de vaines subtilités métaphysiques que cette multitude de sectes, d'erreurs, de schismes, d'hérésies qui se sont élevées dans le sein du Christianisme, se sont accrues & fortifiées. N'est-ce point en raisonnant d'après ses principes & d'après des idées de l'Être parfait, que des Philosophes ont conclu que Dieu

n'étoit pas l'auteur de la nature, parce qu'il y avoit de l'imperfection dans son travail ? N'est-ce pas en raisonnant d'après de vaines idées de la substance, que Spinoza conclut qu'il n'y avoit qu'une seule substance dans le monde ? C'est la métaphysique qui a fourni les argumens avec lesquels on a prétendu détruire la liberté ; c'est cette science qui portant ses erreurs jusques sur les beaux-arts, a fait du beau, du goût, des qualités relatives arbitraires ; c'est du sein de cette science enfin que se sont élevés les systèmes les plus monstrueux * : elle a corrompu les sources sacrées de la

* Lisez Hobbes, Machiavel, &c.

morale ; elle a fait de la politique une science cruelle , & a élevé des doutes sur les choses les plus claires & les plus simples. Aureste, ce n'est que l'abus de la métaphysique que je prétens attaquer ici, & non pas cette science en elle-même, qui sans doute , seroit fort utile , si on savoit la renfermer dans de justes bornes.



*PREMIERE PARTIE.*

C'EST principalement en examinant l'ordre & l'uniformité qui regnent dans toute la nature, que l'on peut avoir des preuves de l'existence de Dieu. Si le désordre regnoit dans l'univers physique, si les globes mobiles du firmament n'étoient pas assujettis à un mouvement réglé & périodique, si tous les êtres animés qui composent notre petite terre, n'avoient entre eux aucun rapport, si toutes les productions de la nature étoient tellement variées qu'elles ne conservassent entre elles aucune ressemblance, on pourroit croire que cet univers est le

produit du hazard ; mais si le spectacle de la nature entière montre un plan tracé , suivi , intelligent ; si tous les phénomènes sont liés les uns avec les autres ; si la structure & la conformation tant intérieure qu'extérieure de l'homme & des animaux nous font voir des rapports entre eux , l'on doit être persuadé que des élémens de matière , insensibles & sans intelligence , n'ont pu produire des assemblages aussi parfaits & des rapports raisonnés dans la masse & dans toutes les parties. Cherchons à nous en convaincre , en entrant dans quelque détail à ce sujet.

On ne peut douter qu'il y a un espace vuide où la matière &

les corps se meuvent. Sans cet espace vuide, il est impossible de concevoir le mouvement d'aucun corps, & d'expliquer aucun des phénomènes de la nature. Des élémens de matiere doivent avoir un mouvement nécessaire dans un espace vuide, ils doivent se mouvoir en ligne droite, se diriger tous les uns auprès des autres suivant des lignes paralleles, sans jamais se joindre ni s'accrocher ; comment en effet pourroient-ils se mouvoir autrement ? Un corps qui se meut dans un espace libre, ne peut avoir d'autre direction qu'une ligne droite ; la rencontre même d'un obstacle qui l'obligeroit à se réfléchir le porteroit encore sur une ligne droite ;

tout autre mouvement comme celui de déclinaison, d'inflexion, d'attraction, n'est donc point le mouvement propre de la matiere premiere, c'est un mouvement secondaire imprimé aux élémens par une main divine ; & quand il n'existeroit aucune des merveilles des choses d'ici-bas, ce mouvement contraint des corps de la matiere qui se soutiennent, se balancent, & parcourent avec majesté des orbes immenses sur la voûte des cieux, seroit une premiere preuve physique de l'existence d'une cause intelligente qui a imprimé ce mouvement à la matiere.

Mais combien d'autres merveilles sur la terre & dans le ciel prouvent que ce monde n'est point
l'effet

l'effet du hazard. Des milliers de soleils, qui gardent toujours entre eux la même distance, couvrent l'immense étendue de l'espace des cieux; les planettes, assujetties à un cours constant & périodique, se meuvent toutes dans le même sens, presque dans le même plan & dans des orbites à-peu-près semblables; tous les astres sont liés & enchaînés les uns avec les autres; la terre correspond avec le soleil & la lune; le soleil, par sa chaleur éclaire, échauffe, fait naître les productions des saisons différentes. La lune, en se balançant sur l'atmosphère de la terre, assujettit les eaux de la mer à un mouvement réglé; si ce balancement n'avoit point été mesuré avec intelli-

gence , cet astre nous nuiroit plus qu'il ne nous serviroit ; plus près de la terre , il en presseroit l'atmosphère , comprimeroit les ondes de la mer , leur feroit franchir leurs rivages , rompre leurs digues , & ne feroit de la terre qu'un immense marais. Si la distance de la terre au contraire étoit plus considérable , elle ne répandroit qu'une lumière très-foible , l'air n'auroit point d'élasticité , la mer feroit sans mouvement , & les animaux ne pourroient vivre , ni respirer.

Supposons que des particules de matière , en se mouvant dans l'espace , aient pu dans la suite des âges , en multipliant leurs combinaisons à l'infini , for-

PRÉLIMINAIRE. xxvij
mer des assemblages , peut-être
des ébauches d'êtres vivans &
organisés , comment auroient-el-
les pu produire tant de mondes di-
vers , tant de productions diffé-
rentes ? ce qui n'est pas intelligent
peut-il créer des choses qui le soient ?
L'univers n'a point été fait par
parties. Un siecle n'a point vu se
former le soleil , un autre siecle la
terre , un autre siecle encore les
hommes & les animaux. Le
monde a été fait d'un seul jet ,
dans un intervalle très-court.
Toutes les grandes masses de cet
univers ont dû être formées à-peu-
près dans le même temps , pour
subsister & ne pas retomber dans
l'anéantissement. La distance où
les astres sont à l'égard les uns

des autres , ne peut donc être que l'effet d'un dessein prémédité, d'un être intelligent; éloignez la terre du soleil, un froid mortel y fera tout périr: rapprochez-la , une chaleur brûlante consumera tout & dévorera sa substance.

Mais si le spectacle du ciel est magnifique , si la vue de tant de corps qui dépendent les uns des autres , qui se pressent , qui s'attirent , qui se balancent , a de quoi frapper & ravir notre admiration , la considération de la structure du corps des animaux n'est pas moins merveilleuse; le jeu de tant d'organes qui se répondent , la souplesse , l'emboîtement des parties , la beauté du

méchanisme intérieur , la correspondance entre toutes les parties , le dessein exquis de l'ouvrage nous font voir qu'un tel chef-d'œuvre ne peut être l'effet de la combinaison d'aucune loi du mouvement. Des élémens qui se réuniroient par hazard pourroient , si l'on veut , former des blocs de pierre ou de marbre , parce que ces corps ne sont que le produit d'une matiere plus ou moins serrée ; mais ils ne pourroient s'organiser , former dans l'intérieur des corps qu'ils composent, des os , des nerfs , des muscles , des veines , &c. Ils ne pourroient pas établir de l'ordre & de la convenance entre toutes ces parties , ils ne pourroient pas leur af-

figurer à chacune leur fonction ,
determiner leur usage ; ils ne
pourront pas mettre ces parties
intérieures en correspondance a-
vec les parties extérieures ; un
animal , une plante ne sont point
un composé d'éléments semblables ;
chaque partie a une forme , une
figure différente ; elles sont des-
sinées & construites avec beau-
coup d'art : ce n'est point une sim-
ple addition de petites surfaces ;
c'est une pénétration intime des
éléments combinés & distribués
avec une sagesse infinie.

Si l'on observe de l'ordre , de
l'harmonie , de l'intelligence dans
chacune des productions de la na-
ture , considérées séparément , on
retrouve encore ces qualités ,

lorsque l'on vient à les comparer toutes entr'elles ; car tous les êtres ne composent qu'une longue chaîne qui descend par degrés de l'animal le plus composé à celui qui l'est moins, de celui ci à un autre qui l'est encore moins, & ainsi de suite. Les individus qui se suivent dans cette chaîne, n'ont entr'eux que quelques légères différences ; les parties essentielles à la vie se conservent d'un bout de la chaîne à l'autre ; & ce qu'il faut bien remarquer, c'est que ces parties communes sont semblablement placées dans cette suite d'individus. Dans les animaux qui ont de la chair & du sang, ces parties sont le cœur, les intestins, les poumons, &c. elles occupent

relativement la même place dans chaque animal. Il y a encore d'autres parties aussi essentielles : ce sont les grosses parties du squelette, qui se conservent, quoique différemment modifiées, depuis l'homme jusqu'aux plus petits insectes. Les côtes, par exemple, se trouvent dans tous les quadrupèdes, dans les oiseaux, dans les poissons, & on en suit les vestiges jusques dans la tortue, où elles paroissent encore destinées sous les sillons qui sont sous son écaille. L'homme, à ne considérer que son corps, a du rapport avec le singe, celui-ci avec un autre animal, & ainsi de suite. Que l'on compare le corps d'un cheval avec celui de l'homme, on observera nombre

de rapports entre leurs parties tant intérieures qu'extérieures; l'un & l'autre sont composés de parties solides, qui ont entr'elles beaucoup d'analogie; ils ont chacun un cœur, des poumons, des veines, des artères, des nerfs, &c. toutes ces parties sont semblablement placées dans chaque animal. Si l'on compare les parties extérieures, on y découvrira d'autres rapports. Qu'on compare l'homme au plus petit insecte, ces rapports seront moins sensibles, parce que ce dernier, dans la chaîne des individus, est très-éloigné de l'homme.

On peut tirer naturellement de la comparaison de l'homme aux animaux, une preuve nouvelle de

l'existence de Dieu ; car puisque tous les êtres qui nous environnent , forment une longue chaîne qui descend par degrés de l'animal le plus composé à celui qui l'est moins , cette chaîne qui forme un tout régulier & constant , ne sauroit être le produit du concours aveugle des élémens , ou l'effet de quelques forces motrices , ou , pour le dire en général , elle ne sauroit être le produit du hazard ; car la mécanique du hazard est aveugle. Les métamorphoses continuelles qu'il produiroit , (supposé qu'il fût créateur de l'univers) se montreroient sous mille formes différentes , & il ne pourroit tout au plus produire que des surfaces ; car il ne peut pas

agir dans l'intérieur des corps, il ne sauroit les pénétrer, les façonner au dedans; quand on accorderoit qu'il pourroit produire des fels, des cristaux, on n'en seroit pas plus avancé; ces corps ne sont composés que de petits corps semblables, de surfaces appliquées les unes sur les autres; mais les corps organisés des animaux, des végétaux, sont composés de parties dissimilaires & différentes entre elles; tous les individus ont entre eux quelque ressemblance; ils conservent, d'un bout à l'autre, d'une manière caractéristique, des parties communes qui les lient les uns avec les autres. Cette chaîne d'êtres successifs, d'individus semblables, ne sauroit donc être que

le produit d'une intelligence suprême, intelligence qui a créé la matiere premiere, dont elle a formé un premier modele. De ce modele elle a tiré les deux premiers de chaque espece d'animaux; & les variant d'une infinité de manieres différentes, elle a formé successivement toutes les especes d'animaux que nous observons dans la nature. L'homme qui ne fut que la dernière modification de ce premier dessein, fut choisi pour commander & dominer sur toute la terre.

A ces preuves générales de l'existence de Dieu, on peut en joindre d'autres qui le font moins, comme celles que l'on tire des causes finales. Une cause finale est

le but, la fin, l'objet qu'un être intelligent se propose dans les choses qu'il conçoit ou qu'il exécute. Les hommes, comme êtres intelligens, ont leurs causes finales. Dans tout ce qu'ils font, dans tout ce qu'ils entreprennent, ils doivent avoir un but, un objet. Quand un Architecte bâtit une maison, il en proportionne la grandeur au nombre des personnes qui doivent l'occuper ; les fondations sont relatives à la nature du sol, à la hauteur & à la masse du bâtiment ; les appartemens sont distribués suivant l'usage qu'on leur attribue : tout y doit être commode, riant, agréable, bien proportionné ; il en est de même de la nature : toutes les

xxxviii DISCOURS

productions ont du rapport, de la liaison les unes avec les autres, il régné une harmonie générale dans l'ensemble, de l'accord & de la convenance dans toutes les parties: on doit donc en conclure qu'elles ont été faites l'une pour l'autre, qu'elles ont été construites à dessein par un être intelligent. Nous ne doutons pas que les ouvrages des hommes ne soient faits suivant certaines vues, & nous pourrions douter que les ouvrages de la nature, qui leur sont infiniment supérieurs, aient été produits sans aucune vue morale! C'est l'abus des causes finales qui a affoibli ce genre de preuves; car, de même que nous faisons une infinité de choses sans vue, sans

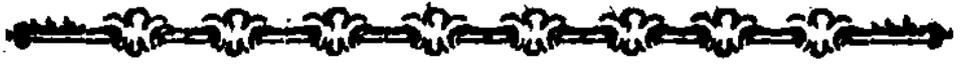
dessein , sans presque y penser , il est certain qu'il y a une infinité de choses dans la nature , qui n'ont point été faites dans la vue de notre utilité ou de notre commodité ; les cavernes dans les rochers ne sont point construites pour la retraite des bêtes farouches ; les pierres ne viennent point exprès sur le bord des grandes routes pour nous faciliter la construction des chemins ; la laine n'a point été donnée aux moutons pour nous couvrir , puisque les premiers moutons n'avoient point de laine , & qu'ils n'ont que du poil dans les climats du nord & du midi. Pour juger de la vérité d'une cause finale , il faut que son effet soit généralement & constamment le même :

ainsi, comme dans tous les temps & dans tous les lieux, tous les animaux se sont servis de leur estomac pour digérer, de leurs yeux pour voir, de leurs mains pour toucher, on peut & on doit en conclure que ces parties ont été construites dans ce dessein par l'auteur de la nature.

Il existe donc une cause intelligente, qui a créé tout le fonds de la matière première, qui lui a donné le mouvement, qui l'a ensuite réunie & combinée pour en former tous les corps de l'univers. Puissance immense, infinie, source éternelle de toutes les existences, c'est elle qui a créé le ciel, la terre, la mer, les plantes, les animaux; elle veille sur toutes les

especes ; elle maintient, elle conserve les individus ; son pouvoir est immense sur toute la nature ; d'un clin d'œil, l'Éternel voit le présent, le passé, le futur ; infini comme l'espace, il en occupe tous les points. La nature entière est une preuve toujours constante & vivante de l'existence de ce premier moteur ; tout y porte l'impreinte & les marques de son essence divine ; les cieux sont enchaînés avec la terre, le terre a du rapport avec les hommes, les hommes avec les plantes, & celles-ci avec les minéraux. Le spectacle de l'univers nous fait donc voir un plan défini avec sagesse, des vues générales, des causes finales, un enchaînement de combinaisons.

fournis à une cause premiere & intelligente.



SECONDE PARTIE.

Nous avons dit, dans le commencement de ce Discours, qu'il y a un espace vuide, que la matiere, en se mouvant dans cet espace, n'auroit eu qu'une direction en ligne droite & sur des lignes paralleles, que les élémens avoient un mouvement d'inflexion ou d'attraction, que c'étoit ce mouvement secondaire qui forçoit les planetes à décrire des orbes autour d'un même centre, que tous les êtres de la nature avoient des rapports les uns avec les autres,

que tous les animaux avoient des parties semblables & communes : nous avons conclu des rapports & des convenances qu'il y a dans l'universalité des choses & dans chacune des parties, que le monde étoit soumis à une Etre suprême. Nous allons rechercher maintenant s'il existe dans l'homme un être distinct & séparé de son corps : ou plutôt si la matiere, en s'organisant, peut acquérir la faculté de penser, de vouloir, de se déterminer ; mais de même que pour juger du mouvement d'une montre ou d'une machine quelconque, il faut la décomposer & en examiner chaque partie séparément, examinons & analisons en peu de mots, toutes celles qui com-

posent le corps humain. Si chacune des parties qui le forment a une fonction qui lui soit particulière, nous serons convaincus que la pensée n'est pas celle qui lui appartient.

Les os sont les parties solides du corps; ils servent de base & de point d'appui à toutes les parties molles: c'est la charpente de la machine; les tégumens en sont les enveloppes; les muscles donnent le mouvement & l'action à toutes les parties; ils sont les principes de la force; le cœur est au corps ce que le balancier est à une pendule, il en règle, modifie les mouvemens & les ressorts; la poitrine, les poumons sont les organes de la respiration; d'autres

grandes parties , comme l'œsophage , l'estomac , la vésicule du fiel , sont destinées , les unes à donner passage aux alimens , les autres à les broyer & à faciliter la digestion ; les alimens broyés & réduits en petites parties , sont portés par différens canaux dans le sang & servent à le renouveler & à le rafraîchir ; le sang lui-même , charrié par d'autres vaisseaux , se distribue en une infinité de petits rameaux qui aboutissent aux extrémités de toutes les parties du corps , & fournit à leur accroissement & à leur entretien ; les nerfs qui viennent aboutir à tous les points de la surface du corps , étant formés de la matiere la plus ductile & la plus déliée , sont des

tinés à recevoir toutes les impressions du dehors ; ils sont les organes du sentiment ; le cerveau sert à les nourrir & à les entretenir ; nos sens ont la faculté de recevoir l'impression de la forme , de la masse , de la couleur des objets. Les qualités sensibles des corps, comme le son , la chaleur , la dureté agissent sur eux , ils sont les miroirs où les objets se réfléchissent ; mais ils n'ont pas la puissance de comparer les impressions qu'ils reçoivent ; ils ne peuvent pas raisonner sur leurs qualités ni en tirer des résultats généraux ; il faut donc qu'il y ait dans le corps un être qui compare les sensations que reçoit l'œil avec les sensations que reçoit l'oreille , puis-

que cette comparaison a lieu; & quel être corporel pourroit comparer des choses qui ne le sont pas ?

Si les sens d'ailleurs faisoient les fonctions de la pensée, il faudroit de toute nécessité que la perte d'un œil ou de quelque'autre sens apportât du changement dans nos idées, ce qui n'arrive pas. Si la pensée étoit une qualité inhérente à la matière, comme on l'a prétendu, rien ne pourroit altérer ou modifier cette qualité; la nature d'un élément ne peut changer, quel que soit son emploi dans la composition d'un corps. La matière première est également pesante, impénétrable, indivisible, soit qu'elle soit l'élément d'un

homme , d'un arbre , ou d'un puceron. La pensée seroit donc toujours la même dans le même être ; mais à combien de jugemens , de façons de penser différentes n'est-on pas exposé dans la jeunesse , dans l'âge mûr , dans la vieillesse ? A combien même de variations n'est-on pas souvent livré du soir au matin ? Mais puisque nous comparons les objets que nos sens nous transmettent , que nous généralisons nos sensations , que nous faisons abstraction des êtres sensibles , que nous nous élevons à des idées abstraites & générales , que nous sommes les inventeurs des arts & des sciences , que nous les avons étendus & perfectionnés , que nous raisonnons sur la nature
des

PRÉLIMINAIRE. xlix
des corps, sur le temps, l'espace,
la durée, il faut donc convenir
que toutes ces opérations, qui sont
le produit de nos sensations com-
parées, ne peuvent appartenir à
des organes corporels, & sont les
attributs d'un être distinct & sé-
paré de la matière.

Si la pensée n'étoit que le ré-
sultat de la combinaison des or-
ganes corporels, l'esprit pourroit-
il se représenter tant d'objets à la
fois ? La vue pourroit-elle s'éten-
dre sur la terre, la mer, le
ciel ? Comment tant de sen-
sations, tant d'idées différentes
pourroient-elles être saisies &
retenues par des organes ma-
tériels ? Le cerveau qui n'est
qu'une substance molle, une es-

pece de mucilage , pourroit-il conserver les empreintes de tant d'images , de tant d'objets divers qui frappent & agissent sur les sens à la fois ? Comment peut-on assurer que les images des objets extérieurs se peignent toutes entieres sur un organe matériel ; il faudroit donc dire alors qu'il émane de tous les corps des images légères qui pénètrent par nos sens , & qui vont s'imprimer sur cet organe. Mais comment tant de simulacres ne feroient-ils pas effacés les uns par les autres ? Tant d'images ne se confondroient-elles pas ? Les dernières ne seroient-elles pas obscurcies par les premières ? Et comment l'esprit pourroit-il aller sur le champ

PRÉLIMINAIRE. ij

prendre ses idées dans la confusion & le mélange de tant d'objets différents ? Le cerveau n'est donc point un centre de réunion où toutes les images viennent se peindre ; ce n'est qu'un organe de sécrétion ; c'est la terre des nerfs, comme l'a fort bien démontré un des plus célèbres philosophes de notre siècle. Mais puisque le cerveau n'est point le réservoir de nos idées, & qu'aucune partie du corps ne peut l'être, il y a donc un être distingué du corps, qui est le centre de toutes nos perceptions.

Si l'ame étoit formée d'éléments matériels, l'homme seroit l'esclave de ses pensées ; il ne jouiroit d'aucune liberté ; il seroit entraîné nécessairement par l'impression des

objets extérieurs ;^o car tout ce qui est corps ou matiere est soumis & enchaîné par des loix physiques, nécessaires, immuables ; mais si nous ne doutons pas de notre liberté *, si nous sommes intimement persuadés que nous avons le libre arbitre de vouloir & de ne pas vouloir, si nous pouvons agir, faire & nous déterminer à notre gré, l'on ne peut douter que cette qualité ne peut appartenir à la matiere, puisqu'elle est toujours mue & entraînée nécessairement. Lucrece & les Épicuriens avoient prévu cette objection, & comme ils ne doutoient pas de leur libre

* Pour entendre la plupart des objections suivantes, il faut lire les argumens du troisieme livre de Lucrece auxquels ces objections répondent.

arbitre , ils avoient imaginé , pour l'expliquer d'attribuer aux élémens des corps un mouvement de déclinaison ou d'inflexion , de sorte que la matiere étant entraînée nécessairement dans le vuide , suivant des lignes paralleles , elle est détournée tant soit peu de sa direction par ce second mouvement ; mais si ce premier mouvement , comme le suppose Lucrece , est nécessaire , éternel , immuable , si les élémens parcourent de toute éternité des lignes droites dans l'espace , pourquoi ce mouvement d'inflexion ne seroit-il pas aussi nécessaire ? Les forces dans les principes des corps ne sauroient varier ; un élément de matiere ne peut déterminer sa route , en

changer à son gré; il faudroit cependant que cela fût pour rendre raison de la liberté; mais si cette idée est contraire à celle que nous nous formons du mouvement; on est donc forcé d'avouer que la liberté ne peut être une modification, un attribut de la matiere, & on ne peut s'empêcher de convenir que cette faculté n'appartienne à un être qui en soit distingué, & ne démontre l'existence de l'ame.

Il faut distinguer dans l'homme deux sortes de sentimens: le sentiment de l'ame & le sentiment du corps; ce dernier n'est qu'un résultat mécanique, un arrangement, une disposition des organes, comme dans la plante nommée

sensitive, qui paroît n'être sensible à l'approche de la main qui veut la toucher, que parce que probablement elle est composée d'organes très-souples, très-déliés, de filets si menus que la moindre impression agit sur leur tiffure en les obligeant de se resserrer; l'homme étant aussi composé d'organes flexibles & très-déliés, éprouve dans tous les membres ce sentiment mécanique, qu'il ne faut pas confondre avec les sentimens, les affections de l'ame que nous éprouvons: ainsi il n'est point étonnant que le sentiment abandonne les parties les unes après les autres, que la mort se communique des pieds aux jambes, aux cuisses, à toutes les autres parties

du corps ; ce n'est point l'ame alors qui périt, car la tête conserve toute la raison ; mais c'est une dissolution, une division dans toutes les parties du corps ; ce sentiment matériel est plus marqué dans de certaines parties du corps que dans d'autres , comme au Diaphragme , parce que ce lieu est le centre des forces de l'animal ; ainsi quand on coupe un animal en plusieurs parties , quand un guerrier dans les combats a perdu un bras ou une jambe , quoique le mouvement de chacune de ces parties retranchées, soit sensible , on n'en peut pas conclure que l'ame soit divisible , car ce mouvement n'est point un effet de l'ame , mais du ressort des parties qui se détendent.

Comment l'ame seroit-elle composée d'éléments d'air, de vent, de chaleur ? Ces éléments sont-ils d'une nature différente des autres éléments de la matière, parce qu'ils sont plus petits, plus déliés ? Qu'on combine ces trois éléments d'autant de manières que l'on voudra, pourront-ils produire la pensée ? D'ailleurs dans le temps de la formation du corps & de son développement, se fait-il dans le corps même une séparation des éléments d'air, de vent, de chaleur ? Concevra-t-on jamais une telle séparation ? L'air, la chaleur, le vent, parce qu'ils sont d'une nature plus déliée, ont-ils pour cela la puissance de s'attacher aux différens membres du corps, de

leur commander , de les faire obéir à leur gré? Épicure, pour se tirer d'embarras , admettoit une quatrieme nature , un élément encore plus actif , plus délié que l'air & la chaleur ; mais cet élément , de quelque nature qu'on le suppose , puisqu'il est matériel , aura-t-il la propriété de penser , d'ordonner ses idées , de comparer des sensations? Si l'ame n'étoit qu'une matiere légère , fluide , unie très-étroitement aux veines , aux nerfs du corps , il faudroit , lorsqu'on coupe un bras ou une jambe , que les fonctions de l'ame ne fussent plus les mêmes ; il faudroit que le retranchement d'une partie altérât la raison , la rendit défectueuse ; l'ame étant séparée

de quelques-unes de ses parties, devroit avoir moins d'action, moins de facultés; mais puisqu'on n'apperçoit aucun changement semblable, que le retranchement de plusieurs de nos membres n'altère en rien les facultés de l'ame, il en faut conclure qu'elle n'est pas, comme le prétend Épicure, un être périssable, ni répandu ni distribué dans toutes les parties du corps.

Dans les maladies violentes, dans les fievres malignes, putrides, dans la léthargie, dans l'épilesie, dans l'ivresse, toutes les facultés de l'ame paroissent être anéanties; l'ame ne commande plus au corps; le délire s'est emparé de tous les sens; la raison est étouffée par les excès de la douleur qu'éprouve le

corps ; mais cette situation cruelle prouve même que l'ame est immortelle : car si elle n'étoit que de l'air, du vent, de la chaleur, si elle étoit distribuée dans tous les membres, pourroit-elle résister à de si cruelles atteintes ? Le malade pourroit-il jamais recouvrer sa raison, comme cela arrive fort souvent ?

Si l'ame étoit de la même nature que le corps ; si elle étoit, comme lui, composée d'éléments, elle partageroit nécessairement & indispensablement toutes les situations, les accidents, les maladies qui arrivent au corps ; mais l'on voit très-souvent des personnes malades conserver un esprit très sain ; celles qui meurent de la poitrine, conservent jusqu'aux derniers momens toute l'activité de leur ame. On

voit des personnes infirmes, estropiées, d'un corps difforme, qui ont un jugement fort sain, un esprit fort étendu; l'ame n'est donc pas si intimement unie au corps qu'elle en partage toutes les infirmités, elle n'est donc pas de la même nature. On a vu une secte de Philosophes mépriser la douleur: on voit même des personnes courageuses souffrir les opérations les plus cruelles sans pousser une seule plainte. L'esprit ne suit donc pas toujours les mouvemens du corps, il ne partage pas ses situations; il est donc d'une nature immortelle, puisqu'il se conserve entier, lorsque le corps se partage, comme lorsqu'on coupe un bras, une jambe, une main, &c.

Si l'ame n'étoit qu'une combinaison de vent , d'air , de chaleur , la pensée seroit relative à la quantité de matiere employée dans chaque individu ; les plus gros animaux devroient être les plus spirituels ; mais nous voyons tous les jours que l'esprit n'est point proportionné à la masse , au volume du corps ; la pensée est un attribut de l'ame qui ne dépend pas de l'organisation ; car l'homme le plus mal fait , le plus difforme a souvent plus d'esprit que celui qui a la taille la plus avantageuse & le corps le mieux proportionné.

Si la pensée n'étoit pas un être réel , distingué de la matiere , la raison ne seroit pas la même dans

tous les siècles & dans tous les pays ; les hommes, dans tous les climats de la terre, lorsqu'ils sont parvenus au même degré de développement, ont à-peu-près le même code de vérité, la même morale, les mêmes vertus. Les Egyptiens, les Grecs, les Romains avoient à peu de chose près la même façon de penser sur bien des objets, & les peuples civilisés de notre Europe pensent aujourd'hui comme eux. La morale dans le cœur de tous les hommes sera toujours la même, comme que les vérités de Géométrie sont éternelles & indépendantes de nos opinions & de nos préjugés.

Le point le plus difficile est de concevoir l'union de l'ame & du

corps. Comment des êtres si dissemblables ont-ils entre eux une si étroite connexité ? Comment les mouvemens du corps déterminent-ils & donnent-ils toujours des pensées à l'ame, & réciproquement comment certaines pensées de l'ame communiquent-elles infailiblement certains mouvemens au corps ? Car rien n'est plus marqué, plus absolu que l'empire de l'esprit sur la matiere. Nous voulons, nous nous déterminons, nous agissons à son gré & comme il lui plaît ; notre simple volonté fait mouvoir dans l'instant tous nos membres ; mais de même que nous sommes persuadés qu'il y a un Etre suprême, que nous ne doutons pas de son action, de sa puissance

puissance sur toute la nature , quoique nous ne la concevions pas ; puisque nous nous sommes convaincus que la matiere se meut , obéit à ses ordres , qu'il l'arrange , l'organise à son gré , qu'il en forme des pierres ou des animaux , suivant qu'il lui plaît ; est-il plus impossible d'admettre que l'âme de l'homme commande à son corps , en regle les mouvements , détermine ses actions & forme sa volonté. Quelqu'incompréhensible que soit cette union , nous n'en pouvons douter par ses effets , & l'analogie & la comparaison nous en convainquent.

Si l'on compare l'homme à la brute , on en tirera encore de nou-

velles preuves en faveur de l'ame ; l'organisation de l'un & de l'autre est entièrement semblable : ce sont les mêmes organes intérieurs , les mêmes sens , la même mécanique ; mais quelle immense différence dans les produits , les animaux épars sur toute la surface de la terre , ne montrent nulle part aucune trace d'esprit , ni d'intelligence ; nul plan , nul dessein raisonné dans leur conduite ; ils marchent constamment sur la même ligne ; ce qu'ils font aujourd'hui , ils le faisoient il y a mille ans ; ils ont une ame sans doute , mais elle est d'une autre nature que la nôtre , elle est mortelle & périssable , puisque tous les produits le sont. L'homme au contraire commande

PRÉLIMINAIRE. Ixvij
en maître à toute la nature ; il a
dompté les élémens , donné des
bornes à la mer , conduit & dirigé
les fleuves ; il a tiré les métaux du
sein de la terre , il s'en sert pour
la rendre plus fertile ; il a per-
fectionné presque toutes les pro-
ductions de la nature ; il s'est re-
uni en société , a établi des loix ,
fondé la justice , inventé les arts ,
perfectionné les sciences , & il
fait voir , par ses découvertes jour-
nalieres , qu'il est doué d'un es-
prit actif , d'une ame intelligente ,
& qui doit subsister éternelle-
ment.

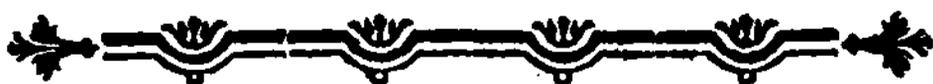
F I N.



TRADUCTION

LIBRE

IDE ULUCRICE



LIVRE PREMIER.

AIMABLE fille de Jupiter, digne objet de l'amour des hommes & des dieux, ô Vénus ! c'est vous qui répandez le mouvement & la vie sur ce globe qu'éclairent les astres brillants & mobiles du ciel ; c'est par vous que l'univers se peuple d'animaux de toute espece. Sans vous, la terre ne seroit qu'un triste désert, une horrible solitude. Votre

Tome I.

A

présence calme les vents , dissipe les orages , produit les fleurs & la verdure. C'est vous qui ramenez les beaux jours , & qui , par la douceur de vos regards , rendez le calme aux flots agités de la mer. A votre Aspect la nature sourit & annonce le retour du printemps. L'aquilon furieux fait place à la douce haleine du zephir. Les oiseaux amoureux célèbrent , au milieu des feuillages , votre retour par leurs tendres concerts ; les animaux quittent leurs retraites , & se rendent , en bondissant , dans de rians pâturages ; ils passent à la nage les fleuves rapides ; enfin on ne voit sur la terre aucun animal qui ne se livre au doux penchant que l'amour lui inspire. C'est par votre puissance que le monde se conserve , se renouvelle ; & c'est parce qu'il n'est rien sur la terre , dans les mers & dans le ciel qui ne brûle des feux de votre amour.

Mais puisque seule vous animez la nature entière, puisque vous gouvernez l'univers en souveraine, que rien ne s'embellit sans vous : daignez, puissante Déesse, présider à mes chants ; daignez favoriser cet Ouvrage dans lequel j'essaye d'exposer au célèbre Memnius les opérations les plus cachées de la nature, & ses mystères les plus profonds. Daignez répandre sur mes écrits vos graces bienfaisantes, & que le Dieu Mars, captif sous vos loix, ne se fasse plus entendre, ni sur la terre, ni sur la mer. On a vu souvent ce Dieu terrible, blessé des traits de l'amour, déposer sa fierté dans vos bras ; c'est dans ces moments où ses regards avides ne peuvent assez contempler votre beauté, où son ame est entièrement confondue dans la vôtre, c'est dans ces moments dis-je, que vous pouvez l'engager, par la douceur de vos caresses, à rendre

aux nations la paix qu'elles désirent avec tant d'ardeur. Ce n'est que dans la solitude ou dans une société tranquille, qu'on peut se livrer avec ardeur à l'étude de la philosophie. Et vous, mon cher Memnius, si la patrie n'a plus besoin du secours de votre bras, prêtez une oreille attentive à mes discours, & ne refusez pas le présent que je vous offre, avant de le connoître. Mon dessein est de vous entretenir du mouvement éternel de la matière, de la nature des Dieux, des premiers principes de toutes les choses, & de vous expliquer l'origine, la production, le développement & la dissolution de tous les êtres.

Je donnerai indistinctement le nom d'éléments, de matière première, de molécules aux petites parties de la matière, dont la substance de chaque corps est composée; & pour rendre raison des phénomènes de la nature,

je n'emprunterai point l'entremise des Dieux : par leur essence , ils doivent nécessairement vivre dans une paix éternelle & profonde ; exempts de douleur , de soucis & de peines , ils sont heureux de leur propre existence : n'ayant nul besoin , ils ne daignent pas s'occuper du soin de ce monde ; & nos vertus ; ainsi que nos vices , ne sauroient , ni les flatter , ni les irriter. *

Depuis long-temps la nature humaine gémissoit sous le joug d'une religion dure & sévère , qui ne présentoit les Dieux aux mortels que sous un aspect menaçant. Un homme d'A-

* Il n'est ici question , comme dans tout le reste de cet Ouvrage que de la religion & des faux Dieux du paganisme : les Romains , comme on sait , n'étoient pas délicats sur le choix de leurs Divinités ; ils en avoient pour toutes les commodités de la vie.

thenes osa le premier s'élever contre elle, & s'opposer à sa puissance. La crainte des Dieux & de leur foudre menaçante n'abatit point son courage; excité par la difficulté du projet, il n'en fut que plus ardent à le suivre. Son esprit élevé embrassa la nature entière, & pénétrant jusqu'aux dernières limites de l'univers, il parvint de cette manière à connoître l'origine, la puissance, l'action & la fin de toutes choses; & il acquit, en détruisant la superstition, une gloire immortelle.

Ne croyez pas que les choses dont je traite, soient impies & criminelles; au contraire, on vit souvent dans des temps de superstition, la religion commander le crime & le favoriser. N'est ce pas elle qui autrefois au camp des Grecs porta les chefs de l'armée à répandre le sang d'une jeune Princesse sur l'autel de Diane? Ne vit-on pas

la fille du plus grand des Rois , parée de Bandelettes sacrées , accompagnée de son pere qui craignoit de lever ses regards sur elle , entourée de Prêtres inhumains qui cachoient le couteau du sacrifice , & de toute l'armée qui fondoit en larmes ; ne vit-on pas , dis-je , cette jeune Princesse implorer inutilement la pitié de l'auteur de ses jours ? Sa jeunesse , sa beauté , ses larmes , le nom qu'elle portoit , ne purent lui faire trouver grace. Arrachée inhumainement des mains de ses femmes , elle fut conduite toute tremblante à l'autel , non pour jouir , après le sacrifice , des douceurs de l'hyménée , mais pour y être offerte en victime , & pour obtenir des Dieux , au prix de tout son sang , des vents favorables pour le départ de l'armée : tant la religion a de puissance sur le cœur des mortels , même pour faire le mal. Vous-même , Memnius , arrêté par les

peintures effrayantes de nos Poètes superstitieux, craindriez-vous d'ajôûter foi à mes discours ? Mais combien ne pourrois-je pas moi-même imaginer de fables & de chimeres ; capables de troubler la tranquillité de votre vie & la sérénité de votre ame ? Que les hommes seroient heureux , s'ils pouvoient se persuader que la mort est la fin de tous leurs maux ! La religion ne seroit plus alors effrayante pour eux. Leur repos ne seroit pas troublé par la crainte de tourmens effroyables après leur mort. Mais comment ne pas craindre ! On ignore la nature de son ame , on ne sait si elle est produite avec le corps , ou si elle n'est donnée au corps que pour l'animer après sa formation. On ignore si elle meurt , si elle perit avec lui , ou si , lui survivant , elle habite les sombres rivages du tartare. L'ame ne pourroit-

elle , par la puissance des Dieux , quitter un corps pour en animer un autre , passer de celui d'un homme dans le corps d'un animal ? Cette dernière opinion a été célébrée par Ennius , le premier Poète de l'Italie , qui ceignit son front de lauriers immortels , cueillis sur le Parnasse.

C'est lui qui , dans ses savants écrits , nous enseigne qu'on voit s'élever , sur les rives de l'Achéron , un temple consacré aux Dieux infernaux ; que là on voit , non les ames , ni les corps de ceux qui meurent , mais leurs images , leurs simulacres , qui paroissent sous des formes surprenantes. C'est là qu'il prétend que celui de l'immortel Homere lui apparut en pleurant , & qu'il daigna lui développer les profondeurs & les mysteres cachés de la nature.

Ainsi , pour connoître les causes que la nature emploie dans ses effets , dans

le mouvement des cieux , du soleil & des planetes , dans la formation des êtres ; il faut , avant tout , chercher avec un esprit libre & dégagé de préjugés , l'essence cachée de l'ame & de l'esprit ; il faut connoître les objets qui nous effrayent , lorsque nous veillons & qui troublent souvent notre repos lorsque nous nous livrons aux douceurs du sommeil ; comment nous croyons voir & entendre les personnes qui sont mortes depuis long-temps , & dont les cendres reposent dans la terre. Je fais combien il est difficile de traiter dans notre langue de ces matieres obscures : la stérilité , la secheresse , la difficulté du sujet m'obligeront souvent de me servir de termes nouveaux ; mais l'espoir d'obtenir votre amitié m'excite à tenter ce travail , trop content si je puis présenter clairement à votre esprit ce que la nature a de plus caché. Pour arriver à ce but ,

il faut éloigner toute idée de terreur , écarter tous les préjugés ; & pour dissiper ces ténèbres , il n'est pas besoin de la lumière éclatante du grand jour , il suffit d'envisager la nature d'un regard ferme , & de ne se servir que des yeux de la raison. Si cette entreprise peut vous plaire , écoutez-moi , je commence.

Je pose d'abord pour principe , que rien ne peut se faire de rien , même par le pouvoir des Dieux ; & si la crainte qui retient nos esprits , nous porte à croire que tout ce que nous voyons , soit dans le ciel , soit sur la terre , est l'ouvrage des Dieux , nous sommes dans l'erreur. Je vous démontrerai que rien ne peut se faire de rien ; qu'un corps ne sauroit être formé que par des éléments de matière : & ceci bien entendu , vous concevrez avec clarté comment l'univers & tout ce qu'il renferme , a pu être formé sans le se-

cours des Dieux. Supposons que le rien, que le neant puisse donner l'existence, la formation de chaque chose n'est plus alors assujettie à aucune règle, à aucun principe; toutes les productions se font au hasard; on verroit sortir indifféremment du sein des eaux des hommes & des animaux. La terre produiroit des oiseaux & des poissons; l'air seroit peuplé de troupeaux. Tous les lieux seroient habités indistinctement; les animaux occuperoient tantôt une plaine fertile, tantôt des campagnes stériles; les arbres ne porteroient plus les mêmes fruits, mais ils en produiroient de toutes sortes d'espèces. En effet, comment les choses pourroient-elles se succéder autrement, puisque nous supposons qu'il n'y a point de principes fixes, d'éléments particuliers qui soient assujettis à un ordre constant; mais le contraire arrive dans la nature:

la génération & la succession des êtres sont constantes & invariables ; tout se fait dans un certain ordre , rien n'est produit ni formé au hasard. Tout a une matière qui lui est propre , des éléments qui lui sont particuliers , & ces éléments sont doués de qualités nécessaires , relatives à la formation des êtres.

La production des différentes choses est non-seulement assujettie au concours réglé des principes qui les forment , mais encore à l'ordre invariable des saisons. On voit dans le printemps naître les fleurs & la verdure ; l'été produit le bled & les moissons ; & l'automne la vigne & le raisin. C'est alors que les graines , les semences de ces choses , recevant de la terre les sucs qui leur sont propres , se développent & prennent leur accroissement. Si le développement des êtres n'étoit pas assujetti à des

regles constantes, toute saison seroit indifférente : les animaux, les végétaux sortiroient tout formés du sein de la terre ; mais comme tout être qui se développe , ne le fait que peu à peu dans un certain ordre, & conserve toujours , en se développant , le genre même de son espece : convenons que l'accroissement & le développement ont des regles constantes , & une matiere analogue & propre au corps pour le développer.

Si la terre n'étoit elle-même fécondée à propos par des pluies , elle ne produiroit rien , & les animaux privés de nourriture , ne pourroient conserver leur vie & perpétuer leur espece. Mais ainsi que les mêmes lettres dans une langue forment différents mots , la même matiere arrangée & combinée différemment , produit les différentes choses que nous voyons. Si la pro-

duction des êtres n'avoit point de principes , si l'action de la matiere n'étoit point renfermée dans de certaines limites , si la puissance de la nature étoit sans bornes , on verroit naître des hommes si grands & si forts , que de leurs pieds ils toucheroient le fonds des mers , & de leurs bras ils embrasseroient les montagnes. La production n'est donc pas une opération incertaine , & le développement ne se fait que parce que les éléments des corps se reunissent avec un ordre constant. Nous voyons tous les jours qu'une terre cultivée est plus fertile que celle qui ne l'est pas ; le travail constant du laboureur met en action la matiere que renferme le sein de la terre : si cela n'arrivoit pas , pourquoi prendrions-nous tant de peines inutiles ? La terre produiroit d'elle-même & sans secours , des choses plus par-

faites & plus agréables que celles que nous la forçons de produire.

Les principes de chaque corps sont éternels , immuables ; rien ne peut être anéanti. La dissolution d'un être n'est que la séparation de ses parties qui se réunissent à la masse totale de la matière. Si les principes des choses étoient périssables, les êtres dans leur dissolution périroient totalement ; mais parce que la matière est éternelle , tout se conserve , & les principes ne font que changer de forme , sans changer de nature. C'est par cette raison que depuis les âges écoulés , les différentes espèces d'animaux se font conservées constamment & qu'elles trouvent dans la terre une matière propre à leur développement & à leur conservation.

Si le temps qui détruit tout , anéantissoit entièrement les corps , comment depuis les âges qui se sont écoulés ,

toutes les especes d'animaux se font-elles conservées ? comment ont-elles toujours trouvé dans le sein de la terre une matiere propre à leur développement , à leur conservation ? comment les fontaines , les rivieres , les fleuves vont-ils constamment porter , comme en tribut , leur eaux à la mer ? Comment les cieux peuvent-ils fournir à la réparation de ces astres immenses qui consomment une quantité prodigieuse de matiere ? Depuis tant de siècles tout devoit être anéanti ; mais parce que la matiere de l'univers est éternelle & fixe , elle a pu dans tous les âges , réparer tout ce qui se détruisoit ; aucune chose n'a donc jamais pu être réduite à rien , ni s'anéantir.

Si les corps n'étoient pas composés d'une matiere éternelle , si la liaison de leurs parties n'avoit pas une certaine consistance , la moindre secousse ,

le moindre choc seroient suffisants pour les détruire ; mais parce que les éléments des corps sont éternels , & que leur réunion se fait suivant certaines loix , un corps ne peut être détruit que par une force plus puissante que celle qui retient les parties dont il est composé , & sa destruction n'est alors que la décomposition de ses parties.

Les pluies qui tombent du ciel sur la terre , la fertilisent ; elles y préparent la matière qui forme les moissons & la verdure. C'est par elles que les arbres produisent des fruits de toute espèce ; que la terre fournit en abondance une nourriture convenable aux hommes & aux animaux ; que les oiseaux dans les bois font entendre leurs doux concerts ; que l'on voit dans de gras pâturages un nombreux bétail se reposer de ses fatigues , & les petits enivrés du lait de leurs mammelles , bondir sur la verdure ;

que les villes se remplissent d'une jeunesse florissante. Rien ne périt donc entièrement dans la nature : les êtres se succèdent & se réparent les uns par les autres ; la destruction d'un être est toujours remplacée par la production d'un autre.

J'ai établi jusqu'à présent que le néant ne pouvoit rien produire, & qu'aucun être ne pouvoit être anéanti ; mais parce qu'il y a dans la nature bien des choses que nous ne pouvons voir ; je vais, pour donner plus de poids à mes discours, vous parler de plusieurs corps dont l'existence est certaine, quoique l'on ne puisse pas les appercevoir.

Le vent, par exemple, qui fait tant de ravages sur les mers, qui frappe & submerge les plus grands vaisseaux, & qui, sur ses ailes rapides, porte par-tout l'orage & la tempête ; le vent qui déracine dans les plaines

les arbres les plus forts , & renverse les forêts sur les plus hautes montagnes ; le vent qui de son souffle impétueux , agitant les mers , souleve les ondes avec un murmure menaçant , n'est-il pas un corps , invisible à la vérité , mais dont l'existence n'est que trop certaine par la puissance qu'il exerce sur la terre , dans le ciel & sur les mers ? Le vent imite , dans ses fureurs , les débordements d'un fleuve , qui , grossi par les eaux d'un torrent , entraîne tout ce qui se trouve sur son passage , les ponts , les digues les plus solides : les rochers qu'il roule sous ses eaux , l'aident à renverser tout ce qui s'oppose à sa fureur : de même le souffle impétueux du vent , semblable à ce fleuve rapide , arrache , renverse & détruit ce qu'il rencontre. Les vents sont donc des corps d'une extrême petitesse , qui échappent à nos yeux , mais qui n'en-

sont pas moins réels, puisqu'ils imitent dans leurs actions & leurs mouvements les eaux d'un fleuve qui est composé de parties réelles, visibles, & que nous discernons à l'œil.

A l'existence réelle du vent, on peut ajouter celle des odeurs différentes, du chaud, du froid, & des sons qui agissent sur nos sens, nous touchent, nous pénètrent, & que nous ne pouvons cependant appercevoir, quoiqu'ils soient certainement matière ; car il n'y a que la matière qui puisse donner des sensations ou en recevoir. Exposons des vêtemens sur le rivage de la mer, toute leur tiffure sera bientôt pénétrée d'humidité : exposons-les ensuite au soleil, la force de sa chaleur, en les pénétrant, en chassera toutes les parties humides. On ne peut voir comment cela se passe, parce que nos yeux ne sont pas conformés de façon qu'ils puissent appercevoir les

petites parties ou élémens de la matière. De même , l'anneau qu'on a porté au doigt pendant une longue suite d'années , diminue , perd de sa pésanteur ; l'eau qui tombe d'en haut goutte à goutte sur un rocher , le creuse insensiblement ; le fer tranchant de la charrue , en formant des sillons dans les champs , diminue , fans qu'on s'en apperçoive : le pavé le plus rude s'use à force d'y marcher ; & les marteaux d'airain qui sont à la porte des Grands , perdent à la fin leur forme par le fréquent attouchement de ceux qui entrent & qui sortent.

Toutes les choses diminuent , s'altèrent insensiblement ; mais la nature jalouse n'a pas voulu que nous vissions les petites parties de matière dont elles s'appauvrissent à chaque instant. Et de même que nos yeux ne sauroient appercevoir l'augmentation & le développement suc-

cessif des corps ; nous ne pouvons juger de la quantité de matiere qu'ils perdent journallement ; comme nous ne saurions estimer ce qu'un rocher , dans la mer , perd dans un certain tems , par le mouvement journalier & continuel des eaux. Il est donc clair que la nature forme tous ses ouvrages avec une matiere invisible & imperceptible.

La matiere ne remplit pas entièrement l'univers ; il n'est point de corps qui ne renferme du vuide , & la connoissance de cette vérité est très-importante pour bien comprendre les choses dont je traite , pour écarter toute incertitude de votre esprit , & prendre une pleine confiance en mes discours.

Le vuide est un espace impalpable qui n'est pas corps ; car s'il l'étoit , la matiere ne pourroit s'y mouvoir. Un corps qui tendroit à se mettre en

mouvement , feroit fans cefse arrêté par le voifinage d'un autre corps , & rien ne faifant place , tout feroit obligé de refter en repos. Mais nous voyons que dans la nature tout fe meut ; que la matiere mife en mouvement par différentes caufes , agit dans tous les fens , dans toutes les directions , & que s'il n'y avoit pas un efpace vuide , un lieu pour le mouvement , tout feroit dans l'inaction ; que la matiere comme morte & réunie toute en mafse , n'auroit pu rien produire , & feroit reftée dans un repos éternel ; & quoique les corps paroiffent , au premier coup d'œil , folides dans toutes leurs parties , ils font cependant pleins de pores. L'eau paffe au travers des rochers & des cavernes ; la nourriture que l'animal prend , pénètre l'intérieur de toute fa fubftance ; les plantes tirent par leurs racines , des parties nutritives
qui

qui se distribuent jusqu'aux extrémités des plus petites branches. La voix pénètre au travers des portes & des murailles ; le froid se fait sentir jusqu'aux os. Comment toutes ces choses pourroient-elles s'opérer, si les corps étoient solides en entier, & s'ils ne contenoient pas de petits vuides où la matiere put agir & pénétrer ? Pourquoi d'ailleurs, de deux corps d'égale grandeur, l'un a-t-il souvent plus de pésanteur que l'autre ? Si, sous un même volume, un floccon de laine contenoit autant de matiere que l'or & le plomb, chacun de ces corps devoit avoir le même poids ; car la nature de tout corps est d'être pésant ; comme la nature du vuide est d'être sans aucune pésanteur. Ainsi donc, si deux choses d'égale grandeur sont inégales en pésanteur ; c'est que l'une, sous le même volume, renferme plus de matiere, & l'autre

plus de vuide. L'espace, par conséquent, que nous discernons si imparfaitement avec nos sens, existe nécessairement avec les corps; & afin que vous soyez convaincu de cette vérité, je vais vous faire part de quelques objections.

On prétend que le mouvement du poisson dans l'eau ne se fait que parce qu'il laisse derrière lui un vuide, que l'eau remplace sur-le-champ, & que c'est de la même manière que s'exécute le mouvement de tous les corps; que leur changement de place & de situation n'est qu'un simple remplacement d'un corps par un autre: mais ce raisonnement est évidemment faux; car comment le poisson pourroit-il s'ouvrir un passage, si l'eau étoit un corps solide; si les parties qui la composent, en se resserrant, ne laissoient entr'elles & les poissons un espace pour le mouvement; comment l'eau

aussi pourroit-elle continuer librement son cours, si les poissons ne lui faisoient place ? Il faut donc nécessairement priver la matiere de mouvement, ou admettre parmi les corps un espace vuide, qui est la cause de leur mouvement. Enfin, supposons deux corps plans, parfaitement polis & adaptés exactement l'un sur l'autre ; si on les sépare avec toute la promptitude possible ; ces deux corps laisseront nécessairement entre eux, dans l'instant de leur séparation, un vuide qui n'y étoit pas auparavant ; car quoique l'air environnant ne tarde pas à occuper cet espace, on conçoit qu'il ne le peut faire si promptement, qu'il ne remplisse une partie avant l'autre, les extrémités avant le milieu ; & si l'on m'objecte que le mouvement des deux corps plans ne se fait que par la condensation de l'air, on ne fait que fortifier mon

Opinion; car la condensation de l'air est une preuve bien claire du vuide; puisqu'on ne concevra jamais que les parties de la matiere se condensent, se resserrent, si elles ne trouvent un espace, un vuide pour cela. Ainsi de quelque côté qu'on envisage les choses, il faut nécessairement admettre le vuide avec la matiere, si on veut rendre raison de son action & de ses effets.

Il n'y a que deux choses dans l'univers, qui existent d'elles-mêmes & indépendamment de tout, la matiere & l'espace. L'existence de la matiere n'est point douteuse; il seroit inutile de chercher à en convaincre ceux qui en doutent, & de prétendre raisonner avec eux des choses naturelles. Quant à l'existence de l'espace, elle n'est pas moins certaine; car, comme nous l'avons dit ci-dessus, sans un lieu, un espace vuide pour

le mouvement, tout feroit encore dans l'inaction & le repos. Il n'y a rien dans la nature, qu'on puisse distinguer entièrement de la matière ou de l'espace ; si cela étoit, il faudroit y admettre une troisieme substance ; mais quelle que soit cette substance, quelque dimension petite ou grande qu'on lui suppose, si elle est capable de recevoir du mouvement ou d'en donner, c'est certainement un corps ; c'est un lieu, un espace que je nomme vuide ; & de même que la matière peut seule former des corps ; de même le vuide peut seul prêter son espace & recevoir leur mouvement. Il n'existe donc rien dans la nature qui ne soit ou matière ou espace. Tout sort de la raison humaine ne sauroit imaginer une substance qui ne soit l'une ou l'autre de ces deux choses. Dans la matière, on distingue ce qui lui est propre, de ce qui ne lui est qu'acci-

dentel. Les propriétés de tout corps sont tellement unies & liées avec lui, qu'elles n'en peuvent être séparées que par sa destruction; comme la pesanteur de la pierre, la chaleur du feu, le toucher des corps, l'impalpabilité du vuide. Au contraire, la servitude & la liberté, la richesse & la pauvreté, la paix & la guerre, ne sont que les accidents des corps, parce que la matière n'en existe pas moins, soit que ces choses aient lieu ou non, soit qu'elles soient absentes ou présentes. De même le temps n'existe point par lui-même; *se n'est point un être réel distingué de la matière ou de l'espace; il n'est que la mesure des choses passées, présentes & futures: on ne peut en avoir l'idée séparément du mouvement des corps ou de leur repos.*

Si on nous parle du temps de l'enlèvement d'Hélène & des malheurs de Troye, nous verrons que ces événe-

ments ne font arrivés dans les siècles précédens , que parce qu'ils font les accidents de la matiere & du lieu où ils se font passés. Car si nous supprimions ces deux principes , la matiere & l'espace , tout seroit anéanti , & jamais la beauté d'Hélène n'eut allumé dans le cœur de Paris ces feux criminels qui causèrent les malheurs de sa patrie ; jamais cet énorme cheval qui contenoit dans ses flancs des bataillons de soldats Grecs , n'eût détruit les murs de la superbe Troye. De sorte que nous pouvons juger que tous les événements passés ne subsistent point par eux-mêmes , comme le corps & le vuide ; mais qu'ils dépendent entièrement de la matiere , du lieu , de l'espace , & qu'ils n'en font que les accidents.

Dans toutes les choses , il faut bien distinguer les petites parties , les éléments , les principes du corps & le

corps même. Le corps est un composé produit par l'union & l'assemblage des petites parties de la matière ; il peut être détruit & réduit en ses éléments , mais ses parties constituantes ne peuvent l'être ; elles sont indivisibles , éternelles & d'une solidité impénétrable ; aucune force , aucune puissance ne sauroient ni les altérer , ni les changer. On conçoit difficilement qu'il y ait des choses d'une impénétrabilité absolue & d'une solidité à toute épreuve ; car l'on voit que la foudre perce & passe à travers les murs les plus épais , comme le bruit & la voix ; le feu pénètre le fer & le rougit ; il sépare & brise les rochers les plus durs ; il dissout l'or : le chaud , le froid pénètrent partout ; l'eau bouillante qu'on met dans un vase d'argent , se fait sentir au dehors ; on croiroit qu'il n'y a aucun corps impénétrable , mais

la nature des choses nous prouve le contraire. Et la force du raisonnement nous le persuade. Je vais en peu de mots vous le démontrer.

Premièrement, si la matière est distincte & séparée du lieu ou de l'espace, & si tout l'univers ne consiste que dans ces deux choses, comme je vous l'ai ci-devant démontré, il faut qu'elles aient chacune leur nature & leur empire particuliers, que jamais le vuide ne soit confondu avec la matière; que par-tout où il y aura du vuide, il n'y ait pas de corps, & que par-tout où il y aura des corps, il n'y ait point de vuide. Ainsi tout le fonds de la matière première impénétrable & sans vuide; mais les corps qui sont composés des éléments solides de cette matière, contiennent du vuide, parce que les éléments de la matière qui les composent, ne sont pas tellement unis, qu'ils ne

laissent entre eux des intervalles, de
petits espaces ; & c'est l'intervalle,
que laisse la liaison de ces parties,
qui forme le vuide. Ainsi la matiere
qui est impénétrable, est éternelle ;
quoique les corps qu'elle compose,
ne le soient pas.

Sans le vuide tout seroit matiere,
& réciproquement sans la matiere tout
seroit vuide ; ces deux substances
différentes par leur nature, composent
seules cet univers. Chacune de ces
substances y est répandue inéga-
lement, & ne l'occupe pas tout entier,
elles ont leurs limites séparées, qui
les distinguent. Les éléments de la
matiere ne peuvent être changés ou
altérés par quelque puissance que ce
soit. Indestructibles par leur nature,
puisque ils ne contiennent pas de vuide,
ils ne sauroient être divisés ; le vuide
dans un corps suppose des parties, &
ils n'en ont pas ; l'humidité, le froid,

le chaud, causes de mort & de destruction dans tous les corps , ne peuvent les pénétrer. Par conséquent plus un corps contient de petits vuides , plus il y a de pores dans sa texture , plus il est exposé à la destruction. De sorte que si l'on convient que les éléments des corps sont impénétrables & sans vuide , il faut aussi convenir qu'ils sont éternels ; car si la matiere n'étoit pas éternelle , il y a déjà longtemps que l'univers seroit rentré dans le néant dont il avoit été tiré. Mais j'ai clairement démontré ci-devant qu'aucune chose ne pouvoit être anéantie , ni être produite de rien ; il y a donc une matiere immortelle dont tous les corps sont formés & dans laquelle ils se dissolvent à la fin dans leur destruction ; si cette matiere n'étoit impénétrable & éternelle , elle n'auroit pu , depuis des siècles infinis , produire

cette succession d'êtres que nous voyons, & les développer. Enfin si la nature n'avoit mis des bornes à la divisibilité de la matière, il y a long-temps qu'aucune de ses productions n'auroit pu parvenir à un entier développement ; car les causes de mort & de destruction étant plus actives & plus promptes que celles de production & de développement, & ces causes agissant sur les corps depuis plusieurs siècles, il n'y auroit point eu assez de temps pour réparer leurs dommages ; mais puisque tout se répare & se succede dans la nature ; la divisibilité des corps, ainsi que leur développement, est donc renfermée dans de certaines limites.

La matière première, quoique solide & impénétrable, est également l'élément des corps durs & des corps mols. Ce sont les mêmes éléments qui ont formé le ciel, la terre &

l'eau : ces corps ne diffèrent que par l'union plus ou moins ferrée de leurs parties. Sans cette solidité des premiers principes ; comment le fer , l'acier , le diamant pourroient-ils acquérir leur dureté. Des corps solides pourroient-ils être produits par des mols ? Tout le fond de la matière est donc solide , impénétrable & éternel , & la force des corps n'est produite que par l'union , plus ou moins ferrée , des parties qui les composent. Enfin tous les corps sont assujettis à des règles & à des loix constantes dans leur développement & leur formation ; chaque individu suit constamment ces loix. Les différentes especes d'oiseaux ; malgré l'infinie variété de leurs plumages , conservent toujours les mêmes couleurs. Tous les éléments sont d'une nature invariable ; sans cela , toute production seroit incertaine , sans bornes , & les

animaux n'auroient pu conserver , depuis tant de siècles , le même naturel , les mêmes inclinations & toutes les qualités de leur espece.

Quoique la foiblesse de nos organes ne nous permette pas d'appercevoir les éléments des corps , leur existence n'est pas moins réelle : ils ne sont pas sensibles , par eux-mêmes , c'est leur nombre qui forme les corps & leurs extrêmités , réunis & disposés avec ordre , ils leur donnent leurs véritables dimensions. Ces éléments existent de tout éternité , leurs parties , infiniment petites , sont tellement unies que rien ne peut les pénétrer : ils ne peuvent changer de forme ni de grandeur ; ils ne sauroient être augmentés ni diminués , & ils se conservent de tout temps dans cet état.

Si nous ne croyons pas que les corps soient composés de petites parties in-

divisibles, nous serons forcés d'admettre une matière divisible à l'infini, qui sert à leur composition : rien alors ne sera limité dans la nature ; la plus petite moitié de partie d'un être aura toujours sa moitié, & pourra se diviser à l'infini ; il n'y aura aucune différence entre le grand & le petit ; car tout étant divisible à l'infini, la masse de la matière, ou sa plus petite partie, pourra se diviser dans le même nombre de parties infinies, ce qui repugne autant à l'esprit qu'à la raison. Convenons donc qu'il y a dans tout l'univers une matière composée d'éléments qui n'ont point de parties divisibles, & qu'étant tels par leur nature, ils sont solides, indestructibles & éternels.

Si la destruction & la dissolution d'un être ne se faisoient pas en petites parties indivisibles ; la nature manqueroit d'une matière propre à la

réproduction ; les éléments qui seroient à l'accroissement & au développement des corps , ayant des parties , ils n'auroient point les qualités de la matiere premiere , comme la pesanteur , l'impénétrabilité , le mouvement , qui sont la cause de la production des êtres. Enfin si la divisibilité de la matiere n'avoit point de bornes , comment seroit-il possible que les corps résistant depuis tant de siècles à l'action , & au frottement , eussent pu se conserver dans leur entier jusqu'à nous ; puisqu'étant d'une nature fragile , ils n'auroient pu échapper depuis tant de temps aux causes de destruction & de dissolution.

Je viens de vous prouver que la matiere premiere de l'univers est solide & indestructible ; qu'elle est dans un mouvement éternel. Recherchons maintenant si cette matiere premiere est

infinie , ou si elle ne l'est pas ; si elle a des bornes , ou si elle n'en a pas. Je vous ai parlé de l'espace , du vuide , du lieu où cette matiere exerce son action , & travaille à la production des corps ; examinons de même si cet espace est une étendue sans bornes , sans limites , ou si en effet il en a.

Je soutiens que l'univers , qui comprend l'espace & la matiere , s'étend de toutes parts à l'infini ; qu'il n'a point d'extrêmités , de bornes , qu'il ne pourroit en avoir ; car pour cela il faudroit concevoir quelque chose hors de lui , qui l'environnât , qui lui servît d'enceinte ; mais que peut-on concevoir hors de l'espace & de la matiere ? Et s'il y avoit quelque chose , les sens pouroient encore s'étendre au-délà. L'univers est donc sans limites , sans bornes , sans fin , & dans quelque lieu que l'on soit

placé, on est sûr qu'un espace infini nous environne également de tous cotés. Supposons que l'univers ait des bornes, & que quelqu'un, parvenu à ces bornes, tire une fleche, je demande ce qu'elle deviendra ? Cette fleche tirée contre les bornes de l'univers, suivra-t-elle la route où on l'aura dirigée, où se trouvera-t-elle arrêtée tout-à-coup par les bornes de l'univers ? Il faut que vous choisissiez l'un ou l'autre de ces deux partis, & quelque soit celui que vous prenez, il est également contre vous, & vous force même de convenir qu'il y a une étendue sans bornes : car cette fleche sera arrêtée tout-à-coup par les bornes de l'univers, ou elle passera outre ; & dans ces deux cas ce ne sont point là les limites de l'univers ; car ce qui fait obstacle, ne peut être la fin, la dernière borne de l'univers ; & en suivant ce rai-

sonnement, dans quelque lieu que vous soyez placé, je pourrai toujours vous demander la destinée de cette fleche. Convenez donc que l'univers n'a point de limites, & qu'il s'étend de toutes parts à l'infini.

D'ailleurs, si l'espace étoit limité de tous côtés, les premiers éléments des corps, obéissant à l'action de leur pesanteur, seroient depuis long-temps parvenus aux extrémités de l'univers. Il n'y auroit plus aucune production; le ciel, le soleil se seroient dissous, & toute la matiere ne formeroit qu'une masse solide & compacte, qui depuis des temps infinis seroit en repos dans les lieux, où elle se seroit dirigée par son poids. Mais, au contraire, les premiers éléments sont nécessairement dans un mouvement perpétuel; car comme l'univers n'a point de milieu, de centre, le mouvement de la ma-

tiere dans un espace vuide est nécessaire & éternel. Le concours & la réunion des premiers éléments forment toutes les régions de la nature , & depuis une infinité de siècles, la matiere éternelle est toujours en mouvement, & toujours agissante dans l'univers.

Cependant nous voyons que les corps sont limités les uns par les autres. L'air renferme les collines ; les montagnes sont environnées par l'air ; la terre forme les limites de la mer, & la mer à son tour environne la terre ; il n'y a que l'univers, dont l'étendue infinie n'a rien qui l'entoure, ni qui puisse le borner. Sa nature est telle, que les fleuves les plus rapides ne pourroient jamais atteindre son extrémité, & que quelque chemin qu'ils eussent parcouru pendant des siècles entiers, il leur en resteroit encore autant à parcourir ; tant est immense l'espace qui environne les

corps ; & en effet , il n'a ni bornes , ni limites dans aucun sens.

La nature n'a pas voulu que l'univers eût des bornes. Elle a voulu que l'espace environnât le corps , & réciproquement que le corps environnât l'espace , & c'est de cette façon qu'elle les rend infinis tous deux ; si l'une de ces deux choses étoit la limite de l'autre , que l'une fût infinie & que l'autre ne le fût pas , l'univers ne pourroit subsister un seul moment ; la terre , la mer , le ciel , le soleil , les étoiles , les animaux & les Dieux mêmes cesseroient d'être dans l'instant , & toutes les parties de la matiere n'étant plus liées ni assujetties à aucun assemblage , seroient comme englouties dans l'espace infini du vuide , & s'anéantiroient ; ou plutôt la matiere ne se seroit jamais réunie , & rien n'eût été produit. En effet , toute la matiere étant ré-

pandue dans un espace infinie , elle n'auroit jamais pu se réunir. Car ce n'est point par intelligence , ni de concert , que les premiers principes se font réunis , qu'ils ont formé , dirigé , établi leur ordre , leur liaison , leur mouvement ; mais la matiere nécessairement toujours en action , toujours en mouvement , s'étant rencontrée , heurtée & jointe de mille manieres différentes , a éprouvé toutes sortes d'unions , de formes , de combinaisons , & après avoir essayé toutes les formes & transformations imaginables , elle s'est à la fin , arrêtée nécessairement à celles que nous voyons , qu'elle conserve depuis nombre de siècles. En effet , dès que toute la masse de la matiere se fut arrangée & disposée une fois convenablement , il fallut bien que les fleuves portassent en tribut leurs eaux abondantes à la mer ; que les feux

du soleil , en échauffant le sein de la terre , lui fissent renouveler ses productions ; que tous les animaux se reproduisissent , se conservassent , & que les astres du ciel suivissent leur cours.

Ces choses n'arriveroient pas , s'il n'y avoit une matiere commune à tous les corps : matiere qui répare leurs pertes journalieres , & empêche leur dissolution totale. Et de même que les animaux périssent , s'ils manquent de l'aliment qui leur convient ; de même aussi toute la nature périroit , si une matiere abondante ne travailloit continuellement à réparer ses pertes & ses dissolutions. Sans cette matiere aucune force extérieure ne seroit assez puissante pour préserver tous les êtres de la destruction & de la mort ; car le choc fréquent des corps les uns contre les autres , retarde leur accroissement & leur développement,

& ce n'est que par la sur abondance de matiere que les êtres se réparent se conservent. Si cette matiere manque , les corps se décomposent , leurs principes se désunissent , & libres alors de tout assemblage , ils se réunissent à la masse commune de toute la matiere : il faut aussi que les élémens , qui servent à la production & au développement, soient infiniment abondants pour suppléer à tant de pertes & de dissolutions ; & leur puissance doit être infinie pour fournir à tant d'actions & de directions différentes.

Il ne peut y avoir de centre , de milieu dans l'univers , puisque le vuide & le lieu sont infinis & quand il y en auroit un , aucun corps ne pouroit s'y fixer , parce qu'un espace vuide ne peut faire obstacles au mouvement , & qu'il ne peut y avoir dans aucun endroit de l'univers un
point

un point où les corps étant parvenus ; perdent leur pesanteur & s'arrêtent : le vuide ne peut faire obstacle , résister , ni arrêter le mouvement d'un corps dans quelque lieu que la nature le dirige ; c'est donc en vain qu'on prétend queles corps tendent au centre de l'univers par leur nature. Ceux même qui soutiennent cette opinion , conviennent qu'ils n'ont pas tous cette tendance ; qu'il n'y a que la terre , l'eau de la mer , des fleuves , des fontaines , & généralement tous les corps qui sont composés de la matière de la terre , qui ont cette propriété. Ils disent au contraire que l'air , le feu s'éloignent du centre , & que c'est la chaleur qui s'élève du sein de la terre qui forme dans les airs les tempêtes effrayantes , qui entretient le soleil & rend ses feux plus éclatants. La terre , à son tour , fournit à tout ce qu'elle produit la ma-

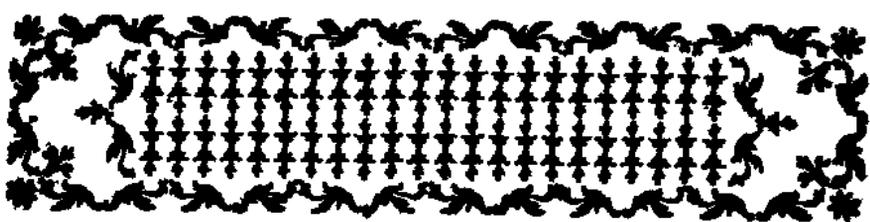
tière propre à sa conservation : sans
 les secours de cette mere commune ,
 les arbres , les fruits , les fleurs , les
 feuillages ne pourroient croître ni se
 développer. S'il n'y avoit pas une ma-
 tière abondante qui réparât continuel-
 lement les pertes que font les corps ,
 toute la vaste étendue de l'univers
 disparoîtroit dans un instant ; toutes
 ses parties se perdroient bientôt dans
 les plaines infinies de l'espace ; tous
 les êtres feroient détruits. Les cieux ,
 où se forment la foudre & les éclairs ,
 la terre & tout ce qu'elle contient ,
 tous les corps enfin , mêlés & con-
 fondus ensemble dans ce bouleverse-
 ment universel , se perdroient dans
 l'immense étendue du vuide. Tou-
 tes les productions , toutes les mer-
 veilles de la nature disparoîtroient
 dans un seul moment ; l'univers ne
 seroit plus qu'un vaste désert où il
 n'y auroit que les élémens des corps

qui feroient flottants & épars sur toute la surface du vuide.

Quelle que soit la nature de la composition des corps , dès-qu'elle n'est plus retenue par aucun lien ; la porte est ouverte à la destruction de tous les êtres, & la totalité de la matiere y fera bientôt entraînée.

Si vous lisez cet Ouvrage avec attention , mon cher Memnius , vous concevrez aisément tout ce qu'il contient ; vous pourrez , malgré l'obscurité de ces matieres , pénétrer jusqu'aux mysteres les plus cachés de la nature ; car l'intelligence d'une chose mene facilement à celle d'une autre.

Fin du premier Livre.



T R A D U C T I O N

L I B R E

DE JULIUS CAESAR.



LIVRE DEUXIEME.

À L est doux, lorsqu'on est en sûreté sur le rivage, de voir la mer agitée par la tempête, exercer sa fureur sur des malheureux; ce n'est pas que l'infortune d'autrui donne du plaisir, mais c'est qu'il est toujours doux de n'être que le témoin des malheurs qu'on ne partage pas. Il n'est pas moins doux de n'être que le Spectateur d'un combat cruel & sanglant que se livrent

deux armées rangées en bataille ; mais il n'est rien de plus doux & de plus satisfaisant que d'être admis & d'habiter dans le temple de la sagesse, d'où comme d'une montagne élevée qui commande à une vaste plaine, on peut voir les mortels errants de toutes parts sur la surface de la terre. C'est du haut de son temple qu'on les voit mener une vie inquiète & incertaine, se disputer sans cesse les avantages de l'esprit ou les prérogatives de la noblesse, passer les jours & les nuits dans l'esclavage du travail pour assouvir leur avarice ou satisfaire leur ambition.

Malheureux mortels, esprits aveugles & insensés, quelle est votre erreur ? Pourquoi passez - vous une vie dont le terme est si court dans les chagrins & les inquiétudes ? Suivez la nature qui n'aspire qu'à vous rendre heureux & qui vous dit que pour

l'être , il faut que le corps jouisse d'une parfaite santé , que l'esprit partage les plaisirs des sens & qu'il faut bannir la crainte & les soucis.

Les besoins que la nature nous donne sont bornés , les moyens de notre conservation sont faciles , on peut aisément satisfaire ses desirs , quand on fait les moderer. Si de superbes statues d'or ne soutiennent pas les flambeaux qui éclairent les fêtes de la nuit , si l'or & l'argent n'éclatent pas de toutes parts dans les appartements ; si les lambris dorés , si les palais magnifiques ne rétentissent point du bruit de concerts harmonieux ; le défaut de cette opulence peut se compenfer par des biens & des commodités plus durables. On peut sur les tapis naturels de l'herbe tendre , à la fraîcheur d'un ruisseau qui arrose la verdure d'une prairie , & sous les feuillages épais de quel-

ques arbres touffus , goûter les plus doux plaisirs de la vie , sur-tout dans la saison riante , où le printemps fait admirer le mélange agréable des fleurs & de la verdure. Les maladies , la fièvre ne respectent pas plus le riche couvert d'or & de pourpre qui vit dans un Palais superbe , que le pauvre vêtu d'un habit simple & grossier qui vit dans une chaumière.

Je vais maintenant , mon cher Memnius , vous entretenir de la puissance productrice de la matière , de la vie & de la mort ; de la manière dont se forment les êtres & dont ils se décomposent , de la force qui s'exerce sur la matière première & qui la contraint d'agir de telle ou telle façon , du principe du mouvement éternel de la matière , de ses directions en tout sens dans la vaste étendue de l'espace. Prêtez une oreille

attentive à mes discours. Les éléments des corps ne forment pas une masse tout-à-fait compacte , puisque nous voyons sensiblement la perte que font les corps , & que toutes les choses se détruisent en vieillissant & disparoissent aux yeux. Mais la quantité de matière première , reste toujours la même ; un corps qui se décompose fournit des éléments qui servent à la composition d'un autre corps ; si un être se détruit insensiblement , un autre s'augmente de ses débris ; la matière ne cesse jamais d'exercer son action & sa puissance. De cette manière la jeunesse du monde est éternelle & les êtres ne font que se renouveler successivement. Tout se balance dans l'univers , la prospérité d'un Empire annonce la décadence d'un autre , les scènes du monde varient en très-peu de temps , & les êtres

vivants ne font que se prêter successivement le flambeau de la vie.

C'est une erreur de croire que la matiere premiere puisse cesser un instant d'être sans mouvement, & que de cette inaction, il se forme de nouveaux mouvemens; car les élémens de la matiere ne parcourent l'espace que parce qu'ils y sont déterminés ou par leur propre pèsanteur, ou par le choc de quelqu'un d'entr'eux. Des élémens, qui tombent d'en haut avec impétuosité, en rencontrent d'autres sur leur passage, ils se heurtent & sont obligés de se réfléchir de différens côtés; ce qui ne doit pas paroître étonnant, puisque les élémens de la matiere sont doués d'une dureté absolue, & que l'espace étant vuide, ils n'ont rien qui leur fasse obstacle d'aucun côté. Mais afin que vous conceviez encore plus clairement comment l'action & le mouvement de la

matiere font éternels , rappelez-vous que le monde n'a point de centre où la matiere puisse s'arrêter & se fixer. L'espace est vuide , il n'a ni bornes ni limites , il s'étend à l'infini dans tous les sens ; c'est ce que je vous ai démontré ci - devant par des raisons claires & folides.

Les élémens des corps ne connoissent donc point le repos ; leur mouvement dans l'espace est continuel , éternel & très-varié : les uns s'élancent fort loin après s'être rencontrés ; les autres se touchant de fort près s'unissent & forment , suivant qu'ils ont plus ou moins d'affinité ou de liaison , des pierres , des terres , du fer , & tous les autres corps de cette nature.

Ceux qui sont épars dans le vuide & qui laissent entr'eux de plus grands intervalles , font la matiere de l'air , de la lumiere , du soleil & des étoiles.

Il y a en outre une infinité d'autres élémens qui sont errans dans le vuide , lesquels par leur mouvement & la diversité de leur figure n'ont jamais pu se réunir , ni servir à la formation d'aucun corps ; on en a tous les jours une image assez vraie devant les yeux : considérez ce qui se passe , lorsque le soleil entre dans une chambre obscure par un petit trou , l'on y voit une trainée de matière lumineuse , composée d'une multitude infinie de corps très-petits : ils sont toujours en action , toujours en mouvement ; c'est un combat perpétuel , où on les voit se heurter , se joindre , puis se séparer ; rien ne représente mieux l'action de la matière première dans l'espace , si les petites choses peuvent servir à l'intelligence des grandes.

Ces petits corps dont les rayons du soleil nous font voir le mouvement & l'action , prouvent , si je ne

me trompe , que la matiere est douée par elle-même d'un mouvement caché & imperceptible à la vérité. On voit ces particules changer souvent de direction , se porter d'un côté , en être repoussées , y retourner , & enfin agissant dans tous les sens , n'avoir aucune direction certaine. Cet effet ne peut avoir lieu que par ce que les élémens des corps sont par eux-mêmes doués de mouvement. Les corps partagent la puissance des principes dont ils sont composés ; ils reçoivent le mouvement par l'action imperceptible de ces mêmes principes : ils la communiquent ensuite à de plus grands ; ainsi le mouvement commence par la matiere premiere. C'est elle qui le communique aux autres corps , qui peu-à-peu le rendent sensible à nos sens ; car quoique nous ne puissions pas voir la cause qui agit sur ces petits corps que la lumiere du

soleil nous fait appercevoir , nous ne pouvons pas douter qu'elle ne soit produite par l'action des premiers principes.

Vous pouvez maintenant, mon cher Memnius, vous former une idée de la nature du mouvement des premiers corps. Lorsque l'aurore vermeille répand ses doux rayons sur la terre, & que les oiseaux voltigeants dans les bois, remplissent l'air pur & serein de leurs tendres concerts: avec quelle vitesse le soleil qui s'éleve dans ce moment sur l'horizon ne répand-t'il pas sa clarté dans toute la nature! Cependant cette chaleur, cette lumière agréable qu'il nous envoie, ne passe pas par un milieu pur; son mouvement est retardé par la rencontre de l'air qu'il faut qu'elle pénètre; les parties de la lumière ne le traversent pas les unes après les autres; mais elles se réunissent toutes ensemble,

elles se replient les unes sur les autres, & parce qu'elles trouvent des obstacles au dehors dans leur passage, leur mouvement est moins prompt : au lieu que les principes de la matière, à cause de leur simplicité impénétrable, se meuvent librement dans toute l'étendue du vuide, & ne trouvant rien au dehors qui les arrête, ils arrivent toujours sans obstacle aux lieux où ils se dirigent. Leur mobilité doit être beaucoup plus grande que celle des rayons du soleil, & l'espace qu'ils parcourent dans le même tems beaucoup plus considérable, puisqu'ils ne sont retardés ni détournés par quelque cause que ce soit : ils ne consultent pas sur la nécessité des choses, ils n'entrent point dans le détail de ce qui se passe dans la nature ; leur union & leur assemblage ne font jamais l'effet du conseil, ni l'ouvrage de la raison.

Il y a des personnes qui n'étant pas assez instruites , ne croient point que la nature des premiers corps , sans le secours des Dieux , soit suffisante pour établir par des moyens simples & naturels , l'ordre des saisons & la production réglée des moissons ; elles se persuadent que les Dieux président à tout , qu'ils dirigent même les plaisirs qui sont la source féconde de la vie ; que c'est par les attraits de l'amour qu'ils inspirent , que tous les animaux se perpétuent , & que le genre humain se conserve ; elles disent que toutes les choses ont été formées de rien , par le pouvoir des Dieux. Mais que cette opinion me paroît absurde & éloignée de la vérité ! car quand je ne connoitrois pas la puissance de la matiere premiere , je n'oserois pas moins en affirmer par une foule d'autres raisons , par la contemplation même de la nature , par

l'imperfection de son travail , que l'univers ne peut être l'ouvrage des Dieux ; & ce que j'avance ici , sera développé plus loin avec beaucoup d'étendue.

Je reviens au mouvement. Aucun corps ne peut se porter en haut par son propre mouvement : la flamme qui s'élève dans les nues & qui y reçoit de l'augmentation , les arbres , les fleurs que la terre soutient dans l'air , ne doivent point faire illusion ; car toutes ces choses tendent d'elles-mêmes en bas , dès qu'elles sont libres. La flamme qui s'élève dans l'air , & qui dans un moment dévore les palais les plus superbes , comme les plus viles chaumières , n'est point portée dans les airs par un mouvement naturel , elle obéit à l'impression d'une force étrangère qui la force à s'élever. C'est ainsi que le sang jaillit de la veine avec impétuosité , & cède au poids qui le presse.

Voyez une poutre qu'on enfonce dans l'eau , elle remonte avec vitesse ; plus on la fait entrer en avant , plus elle s'éleve à la surface. Tous les corps étant composés des élémens de la matiere , en ont nécessairement les propriétés : ce n'est que la contrainte & la force qui les élèvent ; s'ils avoient la liberté d'agir suivant leur nature , ils tendroient nécessairement en bas , & si la flamme s'éleve vers le ciel , c'est qu'elle y est forcée ; car par les qualités de son propre poids , elle est attirée vers les parties inférieures.

Les feux que dans une belle nuit d'été l'on apperçoit dans les airs , les exhalaisons que l'on prend pour des étoiles & qui ont après eux une longue traînée de lumiere , lorsqu'ils ont promené leurs vapeurs brillantes dans le ciel , en descendent ensuite & se précipitent sur la terre. Le soleil mê-

me , quand il est au plus haut de son cours , ne répand-il pas ses feux sur tout l'horizon ? ne fait-il pas briller sa lumière sur toutes les campagnes ? La chaleur de cet astre tend donc vers la terre ? Ne voit-on pas aussi que le tonnerre grondant de tous côtés , au milieu de l'orage & de la pluie , fend les nues avec impétuosité , & tombe souvent sur la terre avec beaucoup de fracas.

Toutes les particules de matière élémentaire , en parcourant l'espace & tendant toujours à descendre , sont contraintes par leur nature de s'écarter insensiblement de leur route , sans détermination de tems ni de lieu ; ce changement imperceptible dans leur direction est la cause de leur puissance ; sans cela elles se précipiteroient directement dans le vuide , & semblables dans leur chute à des gouttes de pluie , il n'y auroit entr'elles ni

rencontre , ni liaison ; la nature ne pourroit rien produire. On se tromperoit beaucoup , si l'on prétendoit que les corps les plus pesants , en se portant avec impétuosité & par une route directe sur les corps les plus légers , forment par leurs liaisons & leurs rencontres des mouvemens qui sont la source de toutes les productions. Comment cela pourroit-il se faire , puisque nous voyons que tout ce qui pénètre l'air & l'eau , précipite sa chute suivant la qualité de sa pesanteur ? car le corps fluide de l'eau , la nature déliée de l'air ne peuvent faire une égale résistance au passage des corps , & les choses les plus légères sont obligées de céder aux plus pesantes. Mais il n'en est pas de même dans l'espace du vuide : aucune raison de tems ni de lieu , aucun obstacle ne peut empêcher le mouvement d'un corps , & le détourner de la direction

de son mouvement ; c'est pourquoi tous les corps doivent se mouvoir dans le vuide avec une égale vitesse , quoique leur pesanteur soit inégale. Les corps les plus pesants ne peuvent , en tombant d'en-haut , rencontrer les corps les plus légers , & produire par eux-mêmes les différens mouvemens qui sont nécessaires pour la production & le développement de tous les êtres. Il faut donc convenir que les élémens de la matiere ont nécessairement dans leur chute un mouvement de déclinaison imperceptible , qui les éloigne d'une quantité , très-petite à la vérité , de leur mouvement direct ; car ne croyez pas que j'imagine de nouveaux mouvemens obliques qui répugneroient à la vérité. Il est facile d'appercevoir , & nous le voyons clairement , que les corps graves ne peuvent par eux-mêmes , dans leur descente , se détourner de leur route ;

mais qui pourroit assurer que les élémens de la matiere ne se détournent un peu de cette premiere direction ?

Enfin si tous les mouvemens ont un enchaînement nécessaire , si toutes les productions nouvelles se forment des débris des anciennes avec un ordre constant ; si les élémens de la matiere , en s'écartant de leur premiere direction , ne forment point un nouveau principe de mouvement qui s'oppose aux décrets de la destinée , & qui empêche qu'une cause ne soit dans tous les tems suivie d'une autre cause , je demande d'où vient la volonté libre dont jouissent tous les animaux ? Qui nous a donné la liberté si peu compatible avec les loix du destin ? N'est-ce pas elle qui détermine un chacun suivant ce qu'il lui plaît ? nous réglons nos mouvemens , nous changeons de direction sans y être nécessités , ni par le tems , ni par le

lieu ; mais toutes les fois que nous le voulons , & on ne peut douter que la volonté qui nous est propre , ne soit la cause & le principe de toutes nos actions , & des mouvemens qui se communiquent ensuite dans tous les membres.

Ne voit-on pas aussi-tôt que les barrières sont ouvertes , que les chevaux frémissent d'impatience de ne pouvoir partir aussi promptement que leur ardeur & leur pensée les entraînent ? ne voit-on pas aussi , que lorsqu'une force étrangère nous pousse avec violence , elle nous contraint d'avancer contre notre intention ? nous ressentons alors au dedans de nous-mêmes une certaine puissance qui lui résiste. C'est cette puissance intérieure qui règle le mouvement de la matière , qui le distribue dans tous les membres & dans toutes les parties du corps ; qui , lorsque la matière

a été contrainte de s'éloigner , la remet en sa place , fixe son agitation & son mouvement. Il faut donc convenir que cette puissance appartient à la matiere premiere , & qu'il y a dans les élémens quelque'autre cause de mouvement distincte de l'impulsion & de la pesanteur : c'est cette puissance qui nous donne la faculté d'agir librement , & qui est la cause que l'esprit n'est point intérieurement nécessaire dans ses opérations.

D'ailleurs , la quantité de matiere a toujours été la même , l'étendue qu'elle occupe ne peut être ni moindre , ni plus grande ; elle n'est point susceptible d'augmentation , ni de diminution : le mouvement qu'elle a aujourd'hui a été le même dans tous les tems , & fera encore le même dans les âges futurs. Toutes ses productions , toutes celles qui se feront à l'avenir , se font dans le même ordre

& sous les mêmes conditions. Les loix de la nature sont invariables , nulle force n'est capable de changer la face de l'univers ; il n'y a point de lieu hors du monde qui puisse favoriser la retraite de ses parties , & il n'y a aucune puissance qui puisse troubler leur ordre & leur harmonie.

Il ne faut point être étonné que tous les principes étant dans un mouvement continuel , la masse de l'univers paroisse jouir d'un repos parfait & que plusieurs de ses parties aient un mouvement réglé ; car les premiers corps se dérochant à nos sens par leur petitesse , nous ne pouvons appercevoir leur mouvement ; nous voyons même souvent que les corps les plus sensibles , s'ils sont un peu éloignés de la portée de notre vue , nous cachent leurs propres actions. Voyez de loin dans une vaste prairie des brebis attirées par la fraîcheur de l'herbe tendre

&

& par la douce rosée du matin, elles vont, viennent, reviennent pour chercher la nourriture qui leur convient. Les jeunes agneaux folâtrant sur la verdure, y font mille bonds & mille fauts. Leur mouvement cependant n'est pas sensible à une certaine distance, tout le troupeau paroît être en repos & comme arrêté dans le même endroit; on ne distingue bien nettement que la verdure & la blancheur du bétail qui forme comme un voile blanc sur la prairie. Voyez cette armée marchant en ordre de bataille, ces escadrons poudreux traversant les campagnes d'un pas rapide: l'éclat des armes brille de toutes parts; la terre frémit sous les pieds des chevaux, les cris des soldats répétés par les échos des montagnes voisines, retentissent jusqu'aux cieux; cependant du sommet de quelques montagnes éloignées, on croiroit que

ces feux & cette splendeur sortent du sein de la terre & que toute l'armée est dans un parfait repos.

D'après tout ce que je vous ai dit, vous ne devez point ignorer à présent quelle est la nature des éléments des corps ; solides , éternels , impénétrables , ils ne different l'un de l'autre que par leur forme & leur figure , & quoiqu'il y ait un très-grand nombre d'éléments semblables , les mêmes corps n'en font point composés pour l'ordinaire ; cela ne doit pas paroître étonnant , car la matiere est si abondante que les élémens des corps sont sans limites & sans nombre , & par conséquent ils ne doivent pas tous avoir la même forme , ni la même figure.

Considérez les hommes , les animaux , tant domestiques que sauvages , les oiseaux , les poissons , les arbres , enfin tout ce qui vit & vegete ; parcourez le bord des rivieres , des fontaines , des lacs , allez dans les forêts ,

dans les bois , dans les plaines , vous trouverez constamment une différence de forme & de figure dans chaque genre , dans chaque espece d'animaux.

Si tous les animaux se ressembloient, comment les meres pourroient-t-elles reconnoître leurs petits ? comment les petits pourroient-t-ils reconnoître leur mere ? mais ne voyons-nous pas que tous les animaux se reconnoissent entre eux & ne se meprennent presque jamais.

Souvent lorsque les autels sont encore fumants du sang d'un jeune chevreau , sa mere affligée qui ne le voit plus , le cherche avec inquiétude dans les bocages ; elle jette par-tout des regards languissants pour découvrir le petit qui vient de lui être ravi ; elle s'arrête incertaine de sa route, en frappant la terre de ses pieds , elle remplit les bois de ses cris plaintifs ; accablée par sa douleur , elle revient souvent

fur ses pas & retourne à l'étable pour le chercher ; ni les tendres bourgeons des saules , ni les herbes fraîches , ni les rivages fleuris des ruisseaux ne peuvent lui donner du plaisir , ni la détourner de son inquiétude. Indifférente à tout , le jeune bétail qu'elle voit dans la prairie ne sauroit faire diversion à sa douleur ; elle ne veut , ne cherche que le petit qu'elle aime , qu'elle connoît & qu'elle préfère à tout. Les tendres chevreaux , les jeunes agneaux , attirés par le bêlement de leurs meres ne se meprennent jamais ; guidé par la voix de la nature , chaque petit dans le plus nombreux troupeau reconnoît sa mere & va chercher les mamelles qui le nourrissent,

Toutes les plantes d'une même espece se ressemblent à les considérer en général ; mais si on les examine en particulier, quelle différence ne re-

marque-t-on pas entre elles ? Voyez les différents coquillages que la mer apporte sur ses bords , quelle richesse de couleur , quelle variété de dessein ! On ne peut donc douter que les premiers corps élémentaires n'ayant point été créés , ni produits , existants par leur propre nature , ne soient essentiellement dissemblables entre eux.

C'est par cette différence de forme & de figure des éléments qu'on explique , pourquoi la foudre qui fait quelquefois tant de ravages , pénètre dans des lieux où le feu des matieres terrestres ne sauroit pénétrer ; c'est , qu'elle est d'un matiere plus active , plus déliée que celle du feu ordinaire. Il en est de même de la lumière qui passe au travers de certains corps que l'eau ne peut pénétrer. Le vin coule avec facilité au travers des mailles d'un linge l'huile les traverse avec lenteur , parce que

les parties de matiere dont est composé ce dernier corps , sont plus liées , plus engrainées les unes dans les autres. Le lait , le miel , n'affectent agréablement le goût que parce qu'ils sont formés d'éléments d'une matiere ronde & polie , dont le frottement procure des sensations délicates ; l'abfynthe , la centaurée , au contraire ne déchirent violemment le palais que parce qu'elles sont composées d'une matiere anguleuse & serrée , qui en pénétrant les parties du corps , n'excitent que des sensations désagréables.

Toutes les choses enfin qui flattent nos sens , toutes celles qui les blessent sont certainement composées de principes , d'une forme & d'une figure différentes. Ce ne sont pas les mêmes éléments qui forment le bruit écorchant d'une scie & la douce mélodie d'une harpe harmonieuse , dont

une main délicate & savante fait tirer des sons tendres & touchants. L'odeur infecte qui émane des cadavres, n'est point sans doute composée des mêmes éléments qui forment le safran de Cilicie dont on fait usage sur les théâtres, & les doux parfums de l'Arabie qu'on brûle sur les autels des Dieux; les couleurs tendres qui plaisent à la vue n'ont pas aussi les mêmes principes que celles qui l'affectent d'une manière désagréable.

Il existe d'autres principes qui tiennent comme le milieu entre ceux dont je viens de parler. Ils ne sont ni tout-à-fait polis, ni tout-à-fait anguleux; leur surface ou plutôt leur extrémité est terminée par de petites pointes tant soit peu éminentes, de sorte que ces corps chatouillent plutôt les sens qu'ils ne les blessent. Enfin le froid & le chaud qui se font sentir différemment sur nos sens,

nous font voir clairement qu'ils sont composés d'éléments différents ; car le toucher , j'en jurerois par les Dieux , ne peut être qu'une impression d'un corps sur un autre , soit intérieure , soit extérieure.

Les corps durs ne le sont que parce qu'ils sont composés d'éléments très-ferrés , & repliés les uns sur les autres ; tels sont le diamant qui résiste aux coups du marteau , les pierres , le fer , l'airain qui gémit sous la pesanteur des portes qu'il soutient : les corps liquides au contraire ne peuvent être composés que d'une matière lisse , ronde , polie , peu ferrée dans l'assemblage de ses parties ; toutes les choses enfin qui se dissipent dans l'instant comme le feu , la fumée , la neige , le brouillard , doivent être formées d'une matière moins polie , moins ronde , & d'une tiffure lâche , elles ne sont pas composées d'élé-

ments tortueux , mais de petites pointes aiguës avec lesquelles elles agissent sur les corps & pénètrent même les pierres & les rochers.

Certains corps peuvent être amers quoique fluides , comme l'eau de l'océan , il suffit pour cela qu'ils soient terminés par de petites pointes pour exciter une sensation vive , & qu'en même-temps , ils soient ronds , pour pouvoir couler avec facilité : on peut se convaincre aisément que des principes ronds & anguleux peuvent se mélanger ensemble ; voyez l'eau salée de la mer , en se philtrant au travers des veines de la terre , elle perd son acreté & son amertume ; elle forme en déposant ses sels l'eau douce & tranquille des puits & des étangs. Dans son passage ses particules amères & anguleuses s'accrochent aux terres & s'y arrêtent.

Les éléments des corps ne peuvent

pas varier leur figure à l'infini. Si cela étoit , il y auroit de ces éléments qui auroient une grandeur infinie , mais une chose aussi petite qu'un élément , ne peut se diversifier de tant de manières différentes.

Si les choses nouvelles étoient plus parfaites , plus achevées que les anciennes , il y a long-temps que les riches habillements des Babyloniens , que la pourpre superbe de Mélybée , formée des précieuses coquilles de la Thessalie , que le paon remarquable par l'éclat des couleurs de sa queue qu'il déploie avec tant de fierté , auroient été effacés par des productions beaucoup plus riches. L'odeur agréable de la myrrhe , la douce saveur du miel ne feroient plus en usage ; le chant harmonieux du cygne , les beaux vers d'Apollon , les sons mélodieux de sa lyre n'auroient pour nous aujourd'hui aucun agrément ; on au-

roît vu naître fans cesse de nouvelles productions plus achevées, plus parfaites que les anciennes; qui les auroient fait oublier. Mais la nature ne suit point cette marche; chaque chose est renfermée dans des bornes prescrites; les êtres sont limités dans leur grandeur, dans leur petitesse, & cette juste proportion dépend elle-même des limites qu'ont les premiers éléments dans leurs figures.

Il s'enfuit de ce que je viens de vous dire que les corps élémentaires qui sont, par leur nature, limités dans leurs formes & leurs figures, sont infinis en nombre. En effet, puisque la différence des figures est limitée, il faut nécessairement que les éléments qui ont des figures semblables, soient infinis en nombre; sans cela la somme des éléments seroit limitée, ce qui est impossible, comme je vous l'ai dit ci-devant. Les petits corps de la ma-

tiere premiere parcourent depuis l'éternité des siècles les abîmes infinis de l'espace , en continuant dans tous les sens le choc de leur impulsion différente ; car quoique la nature paroisse être moins féconde dans certains climats , cette stérilité se trouve balancée dans d'autres régions. Des animaux qui semblent être stériles dans certains pays , produisent abondamment dans d'autres. Les éléphants , par exemple , si rares dans nos climats , sont en si grande quantité dans les Indes , qu'ils forment par leur nombre comme un rempart d'ivoire que rien ne peut forcer. Mais quand je vous accorderois qu'il n'y a sur toute la terre qu'une seule espece d'animaux , il faudroit encore que vous convinssiez que , sans le secours d'une matiere éternelle & infinie , elle ne pourroit avoir été produite , & si elle l'eût été , elle n'auroit

pu du moins , ni croître , ni se développer.

Promenez pour un moment vos regards sur ce vaste univers , & jugez ce que produiroit une matiere dont les éléments seroient limités : de quel point du ciel partiroient ces éléments ? où fixeroient-t-ils leur course ? quelle seroit la cause de leur mouvement ? Comment dans un espace infini , des éléments qui ne le seroient pas pour le nombre , pourroient-t-ils se réunir & former les corps que nous appercevons ? Il me semble , si je ne me trompe , que leur assemblage seroit impossible ; leur mouvement dans l'espace seroit l'image d'un naufrage , où l'on verroit flotter pêle-mêle , parmi les ondes irritées , des corps morts , des mâts , des antennes , des rames ; tristes débris d'un élément perfide , dont les hommes devroient redouter la fureur , & auquel ils ne devroient

jamais se confier, lors même qu'il les attire par un calme perfide & trompeur. De même si l'on admet une fois que les corps élémentaires sont limités pour le nombre, leurs mouvements différents les porteront de toutes parts dans l'immensité du vuide; ils seront poussés indifféremment de côté & d'autre; jamais ils ne pourront se réunir, & quand même ils le pourroient, leurs assemblages n'auroient point de solidité; ils ne pourroient ni croître, ni se développer par le défaut de cette matière première.

L'expérience nous fait donc connoître que les corps élémentaires sont infinis en nombre, puisque nous voyons sensiblement la production & le développement des êtres qui s'augmentent & se perfectionnent par le moyen de cette matière première; leur nombre infini fait la richesse de la nature, il la renouvelle sans cesse; les mouvements qui tendent à la des-

truction d'un être , sont balancés par d'autres mouvements qui tendent à sa conversation ; en tout temps les éléments se font une guerre continuelle avec des forces égales ; la vie & la mort se succèdent tour-à-tour ; l'enfant qui naît & qui va jouir de la lumière du jour , annonce qu'un être vient de périr , & il n'est point d'infant dans l'année où les cris des enfants naissants , ne soient mêlés aux larmes que font répandre les mourants. Il est constamment vrai que de toutes les productions de la nature , il n'en est aucune qui soit composée d'une seule espèce de principes. Tous les êtres sont formés du mélange de toutes sortes d'éléments , & plus un corps a de puissance & de force , plus il contient un grand nombre de principes variés. La terre renferme en soi une multitude de premiers corps , elle forme l'eau des fontaines qui forment

à leur tour l'eau des fleuves qui se déchargeant dans la mer , l'augmentent & la renouvellent. Elle contient aussi des semences de feu , puisque nous voyons la terre embrasée dans plusieurs endroits , & que le mont-Etna est célèbre par l'impétuosité de ses flammes. Elle contient encore la matière qui sert à la production & au développement des graines, des arbres, des fruits de tout espece , dont l'homme & les animaux font leur nourriture ; c'est pourquoi on l'appelle la grande mere des Dieux , des hommes & des animaux.

Les anciens Poëtes Grecs qui l'ont célébrée dans leurs ouvrages , l'ont représentée dans un char tiré par deux lions ; ils disent qu'elle est suspendue dans les airs , & que la terre ne peut se reposer sur la terre ; ils attellent des animaux féroces à son char , pour faire voir que les esprits les plus in-

dociles peuvent être domptés & civilisés par une bonne éducation ; ils environnent sa tête d'une couronne murale , pour faire voir qu'elle est le solide appui des villes. C'est en la représentant ainsi , qu'ils font parvenus à la faire révéler des nations avec une terreur religieuse. Divers peuples qui lui font des sacrifices , lui ont donné le nom d'Idéenne. Ils ont voulu qu'elle fût accompagnée de troupes Phrygiennes , parce qu'ils croient que l'invention des bleds a été trouvée en Phrygie. Ils mettent à sa suite des eunuques , pour faire connoître que quiconque manque de respect à la mere des Dieux , ou qui est ingrat envers ceux dont il a reçu le jour , est indigne de se voir renaître dans une nombreuse postérité. Ils font entendre le bruit des petits tambours qu'ils battent avec leurs mains ; le bruit des timbales, le son enroué

des cornets , l'accord de leurs flûtes montées sur un ton phrygien , animant leur courage , excitent leur ardeur ; ils portent tous des dards à la main , pour exprimer leurs transports , & afin d'effrayer les ingrats & les impies par la crainte & le respect de la Déesse. Sa statue fait à peine son entrée dans les villes , que toute muette qu'elle est , elle fait le bien des mortels. Ils sement d'argent & de cuivre les lieux de son passage ; ils lui font des offrandes abondantes ; ils parfument l'air d'une si grande quantité de roses & de toutes sortes de fleurs , qu'elles forment un ombrage sur cette Divinité & sur ceux qui l'accompagnent. Alors on voit paroître une troupe de gens armés que les Grecs nomment Curetes de Phrygie , ils font un bruit semblable à celui de chaînes qu'on remueroit ; leur combat se fait en cadence & se termine par le

plaisir de répandre un peu de sang, ils branlent les terribles crêtes qu'ils portent sur leurs têtes par respect pour cette Déesse ; représentant ainsi ces Corybantes de Crete , qui autrefois, à ce qu'on dit , déroberent avec tant de soin Jupiter à la colere de son pere. De jeunes enfants dansoient en cadence autour du petit Dieu , & par leurs coups redoublés sur des bassins d'airain , ils étouffoient les cris du jeune enfant , & déroboient ainsi le fils de Saturne à sa fureur , en épargnant à sa mere une douleur éternelle. Par ces gens armés au tour de la Déesse , on a prétendu qu'elle enseignoit aux hommes que la terre étant leur patrie , ils la devoient défendre par les armes , par leur courage , & qu'ils devoient être l'honneur , l'appui & le soutien de leur famille. Mais toutes ces choses, quoiqu'ingénieusement imaginées, sont combattues par

la raison ; car les Dieux sont , par leur nature , immortels , ils jouissent d'une tranquillité parfaite , ils ne s'inquiètent pas de ce qui nous intéresse ; ils ne craignent ni la douleur ni le danger ; ils sont satisfaits de leur propres biens ; ils n'exigent ni nos prières , ni nos hommages ; nos bonnes actions ne fauroient les flatter , & nos fautes ne peuvent ni les irriter , ni attirer leur vengeance.

On voit souvent des animaux d'espèces différentes , comme la brebis , le cheval , le bœuf , se nourrir tous ensemble de l'herbe du même pré , respirer le même air , étancher leur soif au bord du même ruisseau , & néanmoins conserver la nature de leur espèce & les habitudes qui leur sont propres ; tant il y a de parties élémentaires différentes dans chaque sorte d'herbe , & dans les eaux d'un même ruisseau ; c'est cette diversité qui est

la base de la différence des parties dans chaque animal ; les os , le sang , les veines , les nerfs & toutes les autres parties du corps n'ont rien qui se ressemble , parce que les éléments dont chacune de ces parties est composée , sont très-différents par leur forme & leur figure. En parcourant ainsi tous les êtres de la nature , l'on trouvera que chacun renferme dans son assemblage des éléments de matière différente.

Les principes néanmoins ne peuvent s'allier de toutes sortes de manières : sans cela les monstres seroient communs dans la nature ; on y verroit des corps humains qui seroient demi-hommes & demi-bêtes ; un tronçon d'arbre seroit enté sur un corps vivant ; les animaux terrestres produiroient avec ceux de la mer ; enfin les Chimères qui vomissent des torrents de feu & de fumée de leur gueule en-

flammée, dévoreroient toutes les productions de la terre ; mais on ne voit rien de semblable , parce que la nature produit toutes les choses de principes certains , qu'elles croissent & se développent avec ordre , & qu'une cause constante regle tous les phénomènes de l'univers.

Je passe maintenant à d'autres méditations sur la nature des premiers corps. Ne croyez pas, mon cher Memnius , que les corps qui vous éblouissent par leur blancheur , & ceux qui vous frappent par leur noirceur, soient composés de particules élémentaires blanches ou noires , ni qu'aucun corps, quelle que soit sa couleur, soit composé d'éléments de couleur semblable ; la matière première n'a aucune couleur, soit semblable , soit différente de celle des corps , & l'on se trompe certainement , si l'on croit que l'esprit ne peut se former l'idée des corps sans leur

couleur ; car les aveugles nés , qui n'ont jamais connu la lumière du soleil , s'affurent néanmoins dès leur jeunesse par l'usage du toucher , de l'existence & de la forme des corps , quoiqu'ils n'aient aucune idée de leur couleur. En effet , si l'on touche quelque corps dans l'obscurité , on en recoit la sensation sans que sa couleur soit sensible. Une preuve encore que la couleur n'appartient point aux corps , ce sont les différents changements qu'elle éprouve. La couleur d'un corps s'affoiblit , s'altère , prend différentes nuances ; ce qui ne faudroit convenir aux éléments de la matière première ; car il est nécessaire que dans tout corps qui se détruit , il y ait quelque partie qui soit fixe & immuable ; si cela n'étoit pas , toute la nature tomberoit bientôt dans le néant ; car tout corps qui sort des limites de son être , périt , perd son es-

fence & ses propriétés. N'attribuez donc pas aux principes des corps une propriété qui ne fauroit leur appartenir, & qui feroit la cause de la destruction universelle de tous les êtres.

Quoique les éléments des corps ne soient pas colorés, ils produisent cependant toutes les couleurs par la diversité & la disposition de leur différente figure; aussi leur mélange, leur liaison, leur situation, l'ordre, la direction de leur mouvement sont fort importants, pour expliquer avec facilité pourquoi certains corps qui étoient noirs un peu auparavant, paroissent dans un instant blancs comme l'albâtre; c'est ainsi que la mer étant agitée par des vents impétueux, change ses ondes bleues en une écume très-blanche.

Si les eaux de la mer n'étoient composées que d'éléments azurés, jamais ses flots ne pourroient paroître blancs.

En

En effet, de quelque façon que se fit le mélange d'une matière de couleur bleue, jamais elle ne pourroit paroître blanche. Si les plaines azurées étoient formées d'éléments de différentes couleurs, ainsi qu'une figure quarrée peut être formée par la réunion de plusieurs figures différentes, il faudroit que l'on y pût remarquer les couleurs différentes & variées des éléments qui les composent. de même que l'on distingue dans ce quarré les différentes figures qui le forment. D'ailleurs l'union de ces figures dissemblables qui composent un quarré, n'empêche pas que cette figure ne paroisse telle dans tout son contour; mais le mélange de plusieurs couleurs différentes doit nécessairement empêcher que la surface du corps qui en est composée, ne soit d'une seule & même couleur.

Comment seroit-il possible que les

premiers corps fussent colorés, puisqu'ils ne sont pas sensibles à la lumière, de qui les couleurs tirent leur origine ? Comment les couleurs pourroient-elles exister dans l'obscurité, puisqu'étant soutenues de la lumière du jour, elles changent, elles varient, elles répandent plus ou moins d'éclat, suivant qu'elles réfléchissent la lumière du soleil d'une façon directe ou oblique. Cet astre, lorsqu'il darde ses rayons sur le plumage qui pare la gorge des pigeons, en diversifie les couleurs ; tantôt il lui donne l'éclat du rubis, tantôt on diroit que le verd des émeraudes y est mêlé avec l'azur : de même, quand le paon déploie sa superbe queue, on y voit briller les plus riches couleurs qui s'y forment par la réflexion de la lumière ; sans son secours, elle n'auroit aucun éclat. Ainsi, comme l'œil reçoit une impression différente, suivant

qu'il est affecté par du blanc ou par du noir, ou par toute autre couleur; de même si l'on veut juger d'un corps, l'on ne doit pas, en le touchant, s'arrêter à sa couleur, mais à sa forme, à sa figure qui agissent le plus immédiatement sur les sens. Il n'est pas nécessaire par conséquent que les élémens de la matière première soient colorés, puisque les différentes figures des corps suffisent pour nous les rendre sensibles.

D'ailleurs l'essence, la nature des couleurs n'étant point déterminée, les couleurs n'ayant point une forme qui leur soit propre, toutes les figures des premiers principes pouvant se rencontrer dans toutes sortes de corps colorés, pourquoi les choses qui sont composées de ces principes, ne seroient-elles pas, chacune dans leur genre, parsemées de toutes les couleurs des élémens qui les forment? Il faudroit dans ce cas que le corbeau, &

cause des principes blancs dont il se-
 toit formé en partie , étalât de la blan-
 cheur ; & que le cygne formé en par-
 tie par des atomes noirs , fît voir la
 noirceur de son plumage , ou quel-
 qu'autre couleur simple ou mêlan-
 gée ; mais ne voit-on pas que plus
 une chose est coupée & divisée en
 petites parties , plus sa couleur s'affoi-
 blit ; elle disparoit même insensible-
 ment ; tel est l'or , quand il est réduit
 en petites parcelles , ou la pourpre
 de Tyr qui , étant tirée fil à fil , perd
 tout son éclat. Ces faits peuvent servir
 à vous faire connoître que les parties
 des corps se dépouillent de leurs cou-
 leurs , avant même d'être réduites
 en leurs premiers principes.

Enfin , puisque tous les corps n'ont
 pas des organes propres à parler , ni
 la faculté d'exhaler des odeurs , on ne
 leur attribue pas à tous des sens &
 des odeurs ; de même , puisque nos

yeux ne peuvent appercevoir tous les corps ; on doit en conclure qu'il y en a nombre qui sont entierement privés de couleurs, comme il y en a qui sont privés de son & d'odeur.

Les élémens de la matiere premiere ne sont pas seulement privés de couleur, ils manquent encore de toutes les autres qualités des corps, comme du froid, du chaud ; ils ne rendent aucun son, ils ne contiennent aucun suc, ils n'ont aucune odeur ; & comme lorsque l'on veut faire du parfum composé de marjolaine, de myrrhe, de gomme & de la fleur de jasmin, qui exhale une odeur si agréable, l'on choisit l'huile la moins odorante, afin qu'elle n'altère pas les odeurs des autres ingrédiens que l'on mêle avec elle ; de même les principes de la matiere premiere ne peuvent point donner aux êtres qu'ils composent leur propre couleur, ni leur propre

fon , puisqu'étant solides & simples par leur nature , il ne peut rien émaner d'eux. Ils sont de même sans goût , sans saveur ; ils ne sont ni chauds , ni froids ; ils n'ont aucune autre qualité de cette nature , parce que toutes ces qualités des corps sont sujettes à l'altération , au changement , à la destruction ; les corps étant mols , fragiles , durs , pleins de pores , à cause du vuide qui se rencontre dans l'assemblage de leurs parties , toutes ces qualités ne peuvent donc convenir aux élémens des corps , si l'on veut donner une base solide , immortelle à la nature & qui la mette à l'abri de l'anéantissement.

On est donc forcé d'avouer que tout ce qui a du sentiment , est formé par une matière insensible ; rien dans la nature ne contrarie cette opinion ; tout nous persuade au contraire que les animaux sont produits & formés

d'éléments insensibles. On voit des vermicelles vivans, naître de la pourriture que la terre a contractée par des pluies trop abondantes ; presque tous les êtres se transforment successivement dans la substance les uns des autres. Les eaux des rivières , des fleuves se convertissent en branches d'arbres ; les gras pâturages se transforment en moutons ; les moutons servent à la nourriture de l'homme & à son développement. Nos corps devenus la pâture des bêtes sauvages & des oiseaux carnassiers, se changent en leur propre substance & servent à réparer leur force & à les augmenter. Ainsi la nature change, transforme les alimens en des êtres vivans , & la matière insensible devient susceptible de sentiment en s'organisant. C'est ainsi que le bois sec s'enflamme , & que tous les corps se convertissent dans la nature du feu.

Jugez donc combien il importe que les principes soient disposés avec ordre , que leur mélange se fasse avec choix , que leur mouvement & leur action soient réglés.

Si la sensation d'ailleurs n'étoit pas formée par une matiere insensible , quelle autre cause pourroit exciter l'esprit , lui donner du mouvement , & produire les différens sentimens que nous éprouvons ? seroit-ce parce que les pierres , le bois , la terre mêlés ensemble , ne donnent aucun signe de vie & de sentiment , que nous aurions peine à le croire ? Mais rappelez-vous ce que je vous ai dit ci-devant , que la simple réunion des premiers principes ne suffit pas pour produire le vivant & former des êtres sensibles ; cette production n'est point celle d'un moment , elle dépend de la qualité des élémens , de leur petitesse , de leur forme , de l'ordre , de

la situation de du mouvement qu'ils
 reçoivent, dans deux conceptions de l'inst
 action : harmonie qui ne s'observe pas
 dans la formation du bois, de la terre
 & des pierres ; cependant lorsque ces
 matières ont été dissoutes & corromp
 pées par les pluies, on en voit naître
 des vers & d'autres animaux de toute espèce
 parce qu'alors les élémens qui les
 composent, étant déplacés de leur
 situation ordinaire, ils se rassemblent
 & se combinent de telle manière qu'ils
 forment nécessairement des êtres in
 vivans & animés. Si les êtres qui ont
 du sentiment, étoient produits par des
 principes sensibles, & que ceux-ci
 fussent formés par d'autres principes
 de même nature, il faudroit admettre
 dans tous les animaux des principes
 sensibles ; mais la main ou quelque partie
 du corps que ce soit, ne peut point
 elle-même, lorsqu'elle est séparée du
 corps, conserver du sentiment ; la

sensibilité d'une partie dépend de la sensibilité de toutes les autres parties du corps.

Ne voit-on pas d'ailleurs que les œufs des oiseaux se changent en des êtres vivans & animés ; que les terres dissoutes & corrompues par des pluies abondantes & par la chaleur , produisent des vermicelles de toute espèce ; que les choses qui ont du sentiment se forment d'une matière insensible. Mais il ne se fait point de génération , de production nouvelle , qu'elle n'ait été précédée de l'union des premiers principes ; aucune chose ne peut subir de changement , sans qu'il se fasse une nouvelle combinaison des élémens ; de sorte que le sentiment ne se forme dans l'animal que lorsque la nature est entièrement formée. Car , toute la matière première étant répandue dans l'air , dans la terre , dans l'eau & dans toute

les autres choses que cette même terre a produites de son sein : cette même matière doit se réunir avec un ordre convenable pour entretenir la vie & l'équilibre dans le mouvement de l'animal, pour mettre en action ses sens, qui sont ses surveillans, & par le moyen desquels il se soutient, se conserve, & se met à l'abri des attaques qu'il peut recevoir du dehors.

Si tous les êtres vivans ne devoient leur sensibilité qu'à des principes sensibles, qu'arriveroit-t-il ? Il faudroit nécessairement que tout le fond de la matière première fût capable par sa nature de rire, de pleurer ; un élément de matière pourroit demander à un autre, quelle est sa nature, son essence ? Ils seroient capables de parler, de discourir ; car étant semblables aux animaux, ils seroient comme eux composés d'autres élémens, & ceux-

et devroient encore à d'autres leur
 assemblage, il faudroit ainsi remonter
 à l'infini ; de sorte que le rire, la pa-
 role, la sagesse, seroient des êtres
 réels qui seroient composés d'éléments
 qui auroient les facultés de rire, de
 parler, d'être sage ; mais si l'on rejette
 cette opinion comme folle & extrava-
 gante, il faut convenir que la sagesse,
 les paroles, les ris n'ont point pour
 cause des principes doués de ces quali-
 tés, & qu'on ne peut par aucune rai-
 son solide refuser à tous les autres
 êtres sensibles d'être formés & pro-
 duits par une matière absolument in-
 sensible & privée de tout sentiment.
 Tous les êtres tirent leur origine
 d'une matière éternelle, c'est le fond
 inépuisable qu'emploie la nature ; la
 terre qui reçoit dans son sein les pluies
 fécondes, s'en sert pour la production
 des hommes, des animaux & des vé-
 gétaux ; par les fruits, par les alimens

qu'elle leur procure, elle maintient, elle perpétue leur espèce & contribue à la douceur de leur vie; c'est ce qui l'a fait appeler la mere commune de tous les êtres. Tout ce qu'elle produit retourne toujours dans son sein, comme tout ce qui tombe de la moyenne région de l'air sur la terre, y retourne par la suite. La puissance de la mort n'est pas telle qu'elle puisse tout-à-fait anéantir les êtres; elle n'a de pouvoir que pour détruire leur assemblage, les corps qu'elle divise se combinent avec d'autres; c'est par elle que tous les êtres se transforment, changent de couleur; que ce qui paroît sensible aujourd'hui, peut devenir au même instant insensible. Jugez donc de quelle importance est le choix dans le mélange des premiers principes; leur situation, leur mouvement, leur action ne sont point indifférens, puisque la même matiere forme le

soleil, les astres, les hommes, les animaux, les plantes & toutes les choses de la nature. Une grande partie des petits corps qui composent cette matière élémentaire, sont semblables : leur différente situation est la seule chose qui les distingue ; c'est pourquoi dans la formation des êtres, les principes en changeant d'ordre, de situation, de mouvement, d'action & de figure, transforment les corps & en produisent de nouveaux.

C'est à présent, mon cher Memnius, qu'il faut prêter toute votre attention pour voir la nature sous une face nouvelle, & pour vous convaincre que la doctrine que j'enseigne, n'est point contraire à la vérité. Les choses les plus faciles ne se persuadent pas toujours d'abord, & ce qui dans le commencement nous paroît grand & merveilleux, devient avec le tems médiocre & ordinaire. Si l'é-

élatante splendeur du ciel , si la brillante lumière du soleil , de la lune & des astres qui parent la voute des cieus , venoit frapper nos regards pour la premiere fois ; quel autre spectacle plus ravissant pourroit se présenter à nous ? quels autres objets plus dignes d'admiration pourroit-on leur préférer ? Cependant les mortels accoutumés à la beauté de ce spectacle , y font à peine attention ; on en voit peu qui élevent leurs regards vers ces voutes éclatantes pour en contempler la grandeur & la magnificence. Ne les imitez pas ces mortels , mon cher Memnius ; que la nouveauté de la doctrine que j'enseigne ne vous engage pas à la rejeter ; ne craignez pas de faire usage de votre raison & de la liberté de votre esprit ; embrassez la vérité , si elle brille à vos yeux ; ne fuyez , ne combattez que l'erreur. Il y a hors de notre

monde un espace qui s'étend à l'infini ; c'est à vous de rechercher ce qu'il est, de voir jusqu'où vos regards peuvent atteindre, & d'accoutumer votre esprit à contempler la nature avec une pleine liberté. Rappelez-vous premièrement que la vaste étendue de l'univers considérée dans tous les sens, dans toutes les directions, est infinie de toutes parts ; la nature de l'espace prouve cette vérité. Or, puisque une étendue sans bornes limite l'univers de tous les côtés, & que les petits corps de la matière qui sont innombrables, en parcourant depuis des siècles infinis les abîmes immenses de cette étendue, doivent s'être rencontrés & heurtés de mille manières différentes, il n'est pas vraisemblable que le ciel, les astres, la terre, soient les seules productions de tant de chocs & d'impulsions différentes, & que tant d'éléments de matière qui sont

hors de l'enceinte de notre univers ;
demeurent inutiles & sans action , la
matiere sur-tout ayant déjà formé ce
monde. Les principes éternels de tou-
tes les choses se feront d'abord ren-
contrés sans dessein ; sans choix, par
bazard ; ils auront formé mille essais
de productions bizarres & diverses,
qui se feront détruits successivement,
jusqu'à ce que ces principes se réunis-
sant ensuite avec ordre, auront formé
le ciel, la terre, la mer, & tous les
animaux. On ne peut donc s'empêcher
de convenir qu'il y a dans l'immenfité
de l'espace d'autres lieux, où la ma-
tiere premiere exerçant son action,
a dû former des mondes semblables
à celui que notre ciel renferme dans
sa vaste étendue.

Lorsque la matiere premiere est
abondante, que l'espace où elle se
meut lui convient, que rien n'arrête
son action, elle doit nécessairement

travailler à la production de différents corps. Si la quantité des corps élémentaires est si considérable que la vie de tous les animaux ne seroit pas suffisante pour la nombrer, si les forces qu'emploie la nature sont égales en tous lieux, si ces forces exercent leur action de mille manières différentes, il faut avouer qu'on doit trouver dans toutes les régions de l'espace, d'autres mondes, d'autres terres qui doivent être peuplés de toutes sortes d'espèces d'animaux.

Le spectacle de la nature est une preuve de ce que j'avance, il n'est aucune production qui soit seule de son espèce, qui croisse & se développe seule. Considérez les animaux, vous en trouverez nombre qui se ressemblent & qui sont rare. Cet ordre de la nature est commun aux hommes, aux animaux, soit qu'ils vivent sur les montagnes, dans les forêts, dans les

plaines, dans l'air ou dans l'eau : d'où il faut conclure que le ciel, le soleil, la lune, la terre, la mer & toutes les autres choses de cette nature, ne sont point seuls & uniques dans l'univers, au contraire ils y sont multipliés sans nombre, puisqu'ils ont comme toutes les autres productions des bornes prescrites à leur durée, & qu'ils sont comme elles le produit de la réunion des premiers principes. Si vous comprenez bien toute cette doctrine, vous concevrez que la nature n'est point l'esclave de fiers tyrans; qu'elle créa d'elle-même & par sa propre puissance toutes les choses sans avoir besoin du secours des Dieux; car j'en atteste ces Dieux mêmes, qui menent une vie douce & tranquille dans une éternelle oisiveté! qui d'entr'eux pourroit se charger du sceptre du monde? Qui d'entr'eux pourroit d'une main sûre tenir les rênes de ce vaste em-

pire ? Comment donneroient - ils le mouvement aux cieux & la clarté aux étoiles qui brillent dans la nuit ? Qui de ces Dieux voudroit dans tous les tems & dans tous les lieux animer l'univers par sa présence ? Qui d'eux se chargeroit d'assembler les nuages pour former les orages & les tempêtes ? Comment les Dieux feroient-ils les maîtres du tonnerre , puisqu'on voit la foudre détruire leurs propres temples, briser leurs autels , & que ses coups terribles frappent sans distinction l'innocent qui les adore , & l'impie qui les méprise ?

Après la naissance du monde & la formation de la terre , de la mer , du soleil , une grande quantité de matiere premiere s'étant élancée de la masse totale , a embrassé toute la circonférence de l'univers. Cette quantité de matiere est ce qui sert à la réparation & à l'accroissement des ter-

res, des eaux; c'est de-là que le ciel s'est étendu, que ses voûtes brillantes se sont élevées au-dessus de la terre, que l'air a pris naissance; car tous les corps élémentaires se rendent de toutes parts aux lieux qui leur sont propres, ils se joignent chacun à ceux de leur espèce. L'eau s'accroît & s'augmente par des particules d'eau, l'air par des particules d'air, le feu par des particules élémentaires de feu, jusqu'à ce que la nature, cette maîtresse universelle de tous les êtres, les porte à leur dernière perfection. Ainsi quand un animal ne prend qu'autant de nourriture qu'il en perd par la transpiration, c'est là le terme de l'âge parfait, c'est alors que la nature emploie sa puissance pour prescrire des bornes à son accroissement & à son développement; car tous les animaux que vous voyez croître peu-à-peu, & qui parviennent au dernier degré de leur développement, doivent recevoir

plus de substance du dehors qu'ils n'en perdent par la transpiration ; mais quand le développement est fait en entier , alors les forces s'énervent peu-à-peu , la vigueur de l'âge se perd , & le corps s'affoiblit ; la nourriture n'est plus alors portée facilement dans les veines , elle ne suffit pas pour réparer tant de pertes , ni pour veiller à sa conservation. De sorte que tous les corps tendent à leur destruction , lorsque les parties qui les composent se désunissent , & que les impressions qu'ils reçoivent du dehors , sont trop multipliées ; ainsi les murs élevés de la machine immense de l'univers , ébranlés jusques dans leur fondement , s'écrouleront un jour & tomberont en ruines ; car la nature ne fournit pas toujours tout ce qui seroit utile au soutien & à la conservation de toutes les choses ; déjà même le tems semble avoir diminué toutes les productions , & la terre comme si elle étoit lasse de

sa fécondité, produit à peine aujourd'hui de petits animaux, elle qui autrefois en produisoit de toutes les especes, & donnoit aux bêtes sauvages une force & une grandeur qui nous paroîtroit aujourd'hui extraordinaire; car, si je ne me trompe, tous les animaux ne sont pas descendus du ciel sur la terre par une chaîne d'or; la mer, ni les flots qui se brisent contre les rochers, ne les ont point produits; mais la même terre qui aujourd'hui les nourrit & les conserve, les a autrefois formés de sa propre substance, c'est de son sein qu'elle a fait naître d'abondantes moissons & des vignobles agréables pour le bien des mortels, c'est elle qui a produit les fruits les plus délicieux & les pâturages fertiles que l'on obtient à peine aujourd'hui avec beaucoup de travaux & de fatigues. Elle semble rejeter nos soins & nos peines; les bœufs épuisent leur force sans beaucoup de suc-

cès, le soc de la charrue s'use à force d'ouvrir des sillons sur la terre, le laboureur se consume par l'excès du travail, & à peine la terre procure-t-elle ce qui est nécessaire à notre subsistance; la fertilité semble diminuer à mesure que les travaux & les peines augmentent; déjà le cultivateur désolé se plaint de ce que la nature n'a que trop souvent trompé ses espérances. Et quand il compare les siècles passés au tems présent, il porte envie à la prospérité de ses pères, il gémit de sa situation, il se plaint de ce que les premiers hommes couloient leurs jours dans le repos & la tranquillité, contents d'une fortune médiocre, & il ne fait pas attention que c'est une loi nécessaire de la nature que tout s'épuise à la longue, & que le tems est l'écueil où tous les êtres font naufrage.

Fin du deuxième Livre.

TRADUCTION



T R A D U C T I O N

L I B R E

DE LUCRÈCE.



L I V R E T R O I S I E M E .

O Épicure ! l'honneur de la Grece ; vous qui avez fait briller la lumière du savoir au milieu des ténèbres de l'ignorance , pour nous servir de flambeau dans la conduite de la vie , je marche avec confiance dans la carrière brillante que vous m'avez tracée ; non que je prétende lutter contre vous , mais par le desir passionné que j'ai de vous imiter. L'hirondelle

Tome I.

F

oferoit-elle le disputer pour le chant au cygne, & le timide agneau oseroit-il comparer sa marche incertaine avec la course rapide d'un jeune courrier ?

Vous avez créé la science de la nature, vous en êtes le pere, vous nous avez donné des préceptes comme à vos enfans chéris; & de même que les abeilles vont recueillir le miel sur les fleurs, on puise dans vos écrits des maximes qui donnent le bonheur & qui dureront éternellement. Dès que les secrets de la nature vous ont été révélés, on a été convaincu que le monde n'est point l'ouvrage des Dieux; la crainte alors n'a plus eu d'empire sur l'esprit des mortels; les bornes du monde ont disparu; on a connu la naissance, la production & le développement de toutes les choses. On n'a plus craint de contempler la majesté des Dieux dans leurs demeures tranquilles; les vents ne sau-

roient ébranler leur heureux féjour ; les nues n'y forment point de pluies ; le froid , l'orage , la tempête n'en violent point la sainteté. Leur demeure toujours pure & fereine brille d'une lumiere éclatante qui y répand fans cefse de nouveaux agrémens.

La nature procure à l'homme tout ce qui lui est néceffaire ; rien dans aucun tems ne devroit troubler la tranquillité de fon ame. Il n'a plus rien à redouter de l'affreux tartare : on ne lit plus au fommet de cette horrible caverne , ces paroles effrayantes : *O Mortels , qui entrez dans ces lieux , vous n'avez plus d'efpérance !* L'épaiffeur de la terre n'empêche pas qu'on ne connoiffe ce qu'elle renferme dans fon intérieur. Un noble enthoufiafme me transporte , lorsque je penfe , fage Épicure , que c'est par votre puiffance que la nature fe montre ainfi à découvert à mon esprit de toutes parts.

Je vous ai parlé ci-devant de la matiere premiere, de son mouvement éternel dans l'espace, de la maniere dont les corps peuvent être produits par le choc alternatif des élémens ; il faut maintenant vous entretenir de la nature de l'ame & de l'esprit, afin de vous aider à bannir entierement cette crainte ridicule des rives de l'Achéron, dont l'image effrayante trouble la tranquillité de la vie, imprime sur toutes les choses les horreurs de la mort, & ne nous laisse goûter aucune volupté parfaite.

Quoique les hommes assurent souvent qu'ils sont fortement persuadés que les maladies, le deshonneur, l'infamie sont plus à redouter que la mort, qu'ils ne doutent pas que la nature de l'ame ne consiste que dans le sang, qu'ils n'ont pas besoin de mes raisons pour s'en convaincre davantage ; foyez sûr que ces discours

font plutôt un témoignage de leur vaine ambition & de la louange qu'ils desirent , que de leur propre sentiment ; car ces mêmes hommes exilés de leur patrie , bannis de toute société , haïs & détestés pour l'énormité de leurs crimes , exposés à toutes les horreurs de la vie , desirent encore de la conserver. En quelque lieu que ces malheureux portent leurs pas , ils célèbrent les obseques des morts , ils immolent des brebis noires aux Divinités infernales ; & plus ils sont pressés par l'adversité , plus ils ont recours à la religion.

C'est dans l'infortune & l'adversité que l'homme fait connoître sa fermeté ou sa foiblesse ; c'est dans le malheur qu'on exprime ses véritables sentimens : le masque tombe alors , & l'ame se montre à découvert. L'avarice insatiable , l'ambition effrenée portent les mortels insensés à violer

toutes les loix de la justice ; elles les familiarisent avec les crimes dont elles les rendent les ministres ; elles leur font supporter un travail opiniâtre pendant les jours & les nuits , pour acquérir d'immenses richesses , ou atteindre à un pouvoir extrême. Ces maux de la vie sont produits en grande partie par la crainte de la mort ; car il semble que l'infamie , le mépris , l'affreuse pauvreté soient incompatibles avec une vie douce & tranquille , & que les traits du malheur sont bien émouffés aux portes du trépas ; d'où vient donc que les hommes se voyant pressés par de vaines terreurs , cherchent à s'éviter eux-mêmes ? ils allument la guerre civile dans leur patrie ; ils ajoutent massacres sur massacres pour augmenter leurs richesses ; ils sont même assez cruels pour se réjouir de la triste mort de leurs peres , de leurs parens ; les tables délicates

de leurs visions font pour eux des objets de censure ou d'envie : c'est par la même crainte ou pour les mêmes raisons que la présence des hommes élevés en dignité ou comblés d'honneur, leur est odieuse : que l'envie les dévore, & qu'il s'allume dans leur ame une passion folle & insensée pour la gloire. Ils se plaignent que leur nom n'a point d'éclat, qu'il est enseveli dans la poussière. Ils se rendent malheureux par la vanité de quelques statues & d'un peu de vaine gloire ; souvent ils détestent la vie par l'apprehension de la mort ; ils se la donnent eux-mêmes dans l'excès de leur douleur, ne se doutant point que cette crainte est la cause première de leur ennui. Elle leur ôte tout sentiment de l'honnêteté, leur fait rompre les nœuds les plus sacrés de l'amitié, & renverse la piété jusques dans ses fondements. Souvent ils ont livré leur

patrie , & trahi leurs meilleurs amis , par l'espoir d'éviter les lieux consacrés au séjour des ombres éternelles ; & de même que les enfants tremblent & sont effrayés de tout dans le ténèbres , de même ils craignent souvent à la lumière , des choses qui ne sont pas plus à redouter que celles qui effrayent les enfants dans l'obscurité , & qui leur présentent des spectres affreux. Pour dissiper ces vaines terreurs ; la lumière éclatante du soleil , ni les traits brillants du jour ne sont pas nécessaires , mais il suffit de contempler la beauté de la nature & de faire usage de sa raison.

Je dis premierement que l'esprit que l'on prend souvent pour l'entendement , est le mobile de la vie & l'organe du sentiment. Il est une partie aussi essentielle & aussi distincte de l'être vivant , que les mains , les pieds , les yeux. Il n'est point le résultat de

l'harmonie de toutes les parties du corps , puisque l'on voit souvent que le corps est malade , lorsque l'esprit ne l'est pas , & que quelquefois au contraire l'esprit est foible & languissant , lorsque le corps a toute sa vigueur & jouit de la santé la plus parfaite. Mais si la chaleur diminue , si l'air ne fournit plus à la respiration ; alors le sang , les nerfs perdent le mouvement avec la vie ; il y a donc dans nos corps un esprit vital & une chaleur innée , qui ne nous abandonnent qu'à la mort ?

L'ame & l'esprit sont si étroitement unis l'un à l'autre , qu'ils ne forment qu'une seule & même nature. Le siège de l'esprit & du sentiment est dans le milieu de la poitrine , puisque c'est dans cette partie qu'on ressent les impressions de la crainte , de la douleur , de la joie & du plaisir ; l'ame est répandue par tout le corps , elle est dé-

pendante de l'esprit ; celui-ci en regle & en ordonne tous les mouvements ; mais pour lui, libre & indépendant, sa sagesse & ses plaisirs intérieurs sont ses propres biens. Il jouit seul de cette prérogative dont le corps & l'ame sont privés ; & de même que la tête peut ressentir de la douleur sans que le reste du corps en soit affecté , de même l'esprit peut recevoir l'impression du plaisir ou de la douleur , sans que l'ame en ressente aucune impression, ni éprouve le moindre changement. Mais si l'esprit reçoit l'impression d'une terreur extraordinaire , l'ame aussi-tôt la partage & la fait éprouver à tous les membres. Aussi-tôt une sueur froide , une pâleur livide s'emparent du corps ; la langue s'embarrasse , des paroles sourdes & entrecoupées sortent avec peine du creux de la poitrine ; les yeux obscurcis sont fixés vers la terre ; les oreilles n'entendent que

des sons bruyants , & les jambes ne peuvent plus se soutenir sous les genoux tremblants. On voit enfin que la terreur qu'éprouve l'esprit, souvent abbat le corps ; d'où l'on doit conclure que l'ame est unie très-étroitement avec l'esprit , & qu'elle communique à son tour aux différentes parties du corps les mouvements & les impressions qu'elle reçoit de l'esprit. Ces effets ne nous permettent pas de douter que la nature de l'ame & de l'esprit ne soit corporelle , puisqu'elle peut communiquer le mouvement & la sensation aux membres , les retirer du sommeil ou ils sont plongés , changer les traits & la couleur du visage , maîtriser & gouverner le corps à sa volonté , effets qui ne pourroient avoir lieu sans le toucher ; & comme rien ne peut être touché ni recevoir d'impression que par un corps , il faut donc convenir que l'ame

& l'esprit font d'une nature corporelle, puisqu'ils donnent des sensations & qu'ils en reçoivent. D'ailleurs l'on voit que l'esprit est sujet à toutes les impressions du corps, & qu'il partage tous les accidents qui lui arrivent ; preuve nouvelle que sa nature est nécessairement corporelle , puisqu'il est soumis à l'action d'un être corporel.

L'esprit est composé d'éléments très-actifs , très-déliés , puisqu'il n'est rien de plus prompt que les choses que l'esprit imagine & qu'il entreprend. Or, ce qui se meut avec tant de promptitude doit être composé d'une matière très-active , pour céder ainsi à la moindre impression du mouvement qu'il reçoit ; semblable à l'eau dont le mouvement facile est l'effet de la mobilité & de la petitesse des éléments qui la composent. L'esprit doit être d'une tiffure extrêmement déliée ;

si vous considérez l'homme au moment que la mort s'est emparé de ses sens , lorsque l'ame & l'esprit se sont retirés du corps , vous n'apercevez aucun changement dans la forme extérieure ; le corps conserve la même pesanteur , la mort lui laisse tout hors le sentiment & la chaleur ; semblable à quelque doux parfum qui ayant exhalé son odeur dans les airs , ne change point pour cela de forme , de grandeur & ne perd rien de sa pesanteur , parce que l'odeur , le goût , la saveur , sont le produit d'une matiere si petite & si déliée , qu'ils peuvent donner aux corps ces qualités , sans rien ajouter à leur pesanteur. La nature de l'ame & de l'esprit n'est cependant pas simple ; car un certain souffle mêlé de chaleur , sort de la poitrine des personnes expirantes , & cette chaleur entraîne des parties d'air avec elle , parce que par-tout où

il y a de la chaleur , l'air y est mêlé ; à cause qu'étant d'une nature très-rare , il faut que des éléments d'air entrent dans sa composition ; . ainsi l'ame & l'esprit sont formés de trois éléments différents de souffle ou de vent , d'air & de chaleur ; mais ces trois éléments ne suffisent pas pour produire la pensée , il faut en admettre un quatrième d'une nature encore plus active , plus déliée que les trois autres. Ce quatrième élément est la cause première de toute sensation ; il imprime le mouvement à la chaleur qui le communique au vent : c'est de ce dernier corps que l'air le reçoit , & il le communique à son tour à tout le corps ; c'est alors que le sang s'agite dans les veines , toutes les parties intérieures de l'animal deviennent sensibles ; le mouvement se communique à la moëlle , aux os , & on éprouve

le sentiment de la douleur ou du plaisir.

Le mélange de ces quatre éléments ne forme qu'une seule & même nature ; ils agissent de concert & d'intelligence ; le vent , l'air , la chaleur sont distribués avec ordre dans toutes les parties du corps ; il ne résulte de leur correspondance qu'une même action. Le quatrième élément plus actif, plus délié que les trois autres , pénètre plus intimement toutes les parties du corps , il est comme l'ame de l'ame , & il la gouverne à son gré.

Ces éléments dont l'ame & l'esprit sont composés , sont en plus ou moins grande quantité dans chaque corps. La chaleur domine dans les tempéraments coleres & irascibles ; le vent est la source de cette crainte timide qui accompagne le cerf dans les forêts ; l'air domine chez ceux dont la tranquillité de l'ame s'annonce par un

visage calme & serein. Tous les animaux ont une nature , un tempérament qui leur est propre ; il en est de même de nous : malgré tous nos soins pour orner notre esprit , pour perfectionner notre être , nous ne pouvons pas entièrement effacer les premières impressions de la nature. Quelque sublimes , quelque élevées que soient nos vertus , elles ne peuvent jamais détruire jusqu'aux dernières racines du vice , & empêcher que celui-ci ne se laisse entraîner par son tempérament aux mouvements de la colere , cet autre à la crainte & qu'un troisieme enfin ne soit doué d'une nature qui le porte à une vie douce & tranquille. C'est même une nécessité que chaque homme soit d'une nature différente , & que les inclinations qui en résultent soient exprimées diversement ; & quoiqu'on ne puisse pas développer les causes secretes

de toutes ces différences , ni donner des noms à tous les effets qui en résultent , à cause de leur extrême variété , je puis néanmoins assurer par moi-même que ces premières impressions de la nature que la raison ne peut détruire tout-à-fait , peuvent être au moins tellement affoiblies , qu'il n'est point impossible à l'homme d'atteindre à une vie douce , tranquille & digne des Dieux.

Cette nature est donc répandue partout le corps , elle en est le soutien principal , elle veille à sa conservation ; l'ame & le corps sont si étroitement unis & liés ensemble que les séparer , c'est les détruire. Dès le premier moment de leur formation , ils ont eu des rapports communs , ils ont reçu la vie sous les mêmes conditions ; le corps seroit sans sentiment , sans le secours de l'esprit , & l'esprit seroit sans action sans les organes du

corps.; c'est ce concert mutuel , ce sont ces mouvements réciproques qui forment la sensation & qui produisent le sentiment.

L'ame n'a pas cependant seule la propriété de ce mouvement qui porte le nom de sensation ; le corps est sensible comme elle ; & si le corps est sans sentiment , lorsque l'ame en est séparée , c'est que le sentiment n'est que le produit de leur concours mutuel ; en effet ne s'apperçoit-on pas dans le cours de la vie , qu'à mesure que le corps s'affoiblit , les facultés de l'ame s'affoiblissent également.

Il paroît bien absurde d'affurer que les yeux n'ont pas la puissance de voir les objets , qu'ils ne sont que des passages corporels par lesquels l'esprit voit & apperçoit. La sensation même de la vue prouve le contraire , particulièrement lorsqu'une lumière trop forte vient frapper cet organe ; car

alors elle efface l'éclat de toute lumière plus foible , & blesse les yeux : ce qui n'arriveroit point , si les yeux n'étoient que les fenêtres de l'ame ; car il est certain que les portes ou les fenê- tres par lesquelles les objets se pré- sentent à nous , n'ont ni peine ni plai- sir. Si les yeux d'ailleurs n'étoient que les fenêtres de l'ame , il faudroit qu'en les arrachant , l'ame qui n'auroit plus ces obstacles , vît les objets avec plus de facilité & de netteté , ce qui n'ar- rive pas.

Les éléments qui forment l'ame , doivent occuper autant d'espace , qu'il est nécessaire pour exciter la sensa- tion dans tous les membres. C'est pourquoi fort souvent la poussiere qui s'attache à notre corps , la craie volatile que le vent entraîne , la rosée , le brouillard & les filets déliés des toiles d'araignée dont nous sommes quelquefois enveloppés en marchant ,

ne font sur nous qu'une très-legere impression. Nous ne sentons pas sur nos têtes les plumes des oiseaux, ni les fleurs voltigeantes des chardons, qui semblent résister à leur chute par leur légereté ; nous ne sentons pas aussi sur nos corps la marche lente des reptiles, ni les traces déliées des mouches & des autres animaux de cette nature ; tant il est vrai que pour exciter de la sensation dans l'ame & mettre ses principes en mouvement, il faut le concours d'un grand nombre d'éléments, qui recevant les impressions du dehors, réagissent ensuite sur elle & les lui communiquent.

Cependant l'esprit a plus de puissance & d'empire sur la vie, sur les sens que l'ame. Sans l'esprit il n'y a aucune partie de l'ame qui puisse subsister un seul instant. L'ame suit l'esprit, lorsqu'il se sépare du corps ; elle s'évanouit dans les airs avec lui, & son dé-

part ne laisse aux membres que le froid & la mort en partage; mais un corps, quoique mutilé dans toutes ses parties, conserve la vie tant que l'esprit subsiste en entier, & le tronc même d'un corps quoique privé de ses membres & de l'ame, ne laisse pas souvent de vivre & de respirer.

Je vais maintenant vous faire comprendre que l'esprit & l'ame étant l'ouvrage de la production, sont soumis aux loix de la destruction & de la mort. Je traiterai ce sujet important d'une manière digne de vous; souvenez-vous seulement, mon cher Memnius, de ne point faire de distinction entre l'ame & l'esprit, d'appliquer à l'un ce que je dirai de l'autre; de sorte que lorsque je vous aurai démontré que l'ame est mortelle & périssable, vous conceviez que l'esprit l'est aussi; car il n'y a rien de plus étroit que leur union,

Le corps & l'ame naissent en même tems ; ils se développent , croissent , augmentent , vieillissent & périssent ensemble ; dans un âge tendre , lorsque le corps manque de force , l'esprit est foible & incertain ; mais à mesure que le corps acquiert de la vigueur , qu'il se fortifie , l'esprit augmente , le jugement se perfectionne , les facultés de l'ame s'étendent ; mais lorsque le corps est accablé par le poids de l'âge , que tous les membres ont perdu de leur force , l'esprit dépérit , on retourne en enfance , on délire , on déraisonne ; par conséquent la nature de l'ame , semblable à la vapeur , se perd & se dissipe dans l'air , puisqu'elle naît , croît & se développe avec le corps & que par la suite de l'âge , elle devient comme lui foible & infirme.

Ne voit-on pas lorsque le corps est livré à de grandes maladies , à des douleurs cruelles , que l'esprit partage

ses souffrances ? il s'inquiete , il s'alarme , il se plaint ; souvent , lorsque le corps est malade , l'esprit incertain perd le fil de ses idées , on extravague , on perd toute sa raison. Quelquefois une profonde létargie supprime tellement tous les mouvemens , que l'esprit semble être plongé dans un sommeil éternel ; la tête est penchée sur la poitrine , les yeux expirans sont fixés vers la terre , on ne reconnoît pas le visage de ceux qui nous entourent , on ne voit point les larmes dont leurs yeux sont baignés , on méconnoît la main qui nous donne du secours. Puisque l'esprit n'est point impénétrable au mal , il faut donc convenir qu'il périt comme le corps ; car la douleur & la maladie sont les élémens de la mort , & les instrumens dont elle se sert pour nous détruire.

Lorsque les fumées du vin mon-

tent à la tête , on éprouve de la pesanteur dans tous les membres , on marche d'un pas chancelant , la langue s'épaissit , on balbutie , l'esprit déraisonne , les yeux roulent dans la tête ; les cris , les sanglots , les querelles & tout ce qui est inséparable de la débauche outrée s'ensuivent aussitôt. Comment cela arriveroit-il , si ce n'est que le vin en pénétrant le corps , s'attaque à l'ame , & jette le désordre & la confusion dans l'économie de toutes ses parties ? mais tout ce qui peut être troublé & empêché dans l'exercice de ses fonctions par une cause extérieure , nous fait voir que si une cause plus puissante venoit à agir , il périroit & perdrait pour toujours l'espoir de jouir d'un âge plus avancé. Voyez un homme attaqué tout d'un coup de l'épilepsie , on le croiroit frappé de la foudre , son visage se couvre d'écume , il pousse des gémissemens ,

gémiffemens , tous les membres friffonnent , les nerfs s'allongent , la douleur le met hors d'haleine , il fe fatigue , roule fon corps de tous côtés , il extravague ; tant la violence du mal en fe répandant & en pénétrant toutes les parties de fon corps le maîtrise , & agit puiffamment fur fon ame. C'est ainfi que les ondes écumantes de la mer fe foulevent & frémiſſent par le choc impétueux des vents. La douleur lui arrache des gémiffemens , les paroles qui fortent de fa bouche font entrecoupées , tout annonce fa démence ; car l'ame & l'eſprit en partageant les atteintes du mal , fe diviſent & perdent leur force , leur puiffance & toute leur liberté. Mais dès que la cauſe du mal ceſſe , dès que le venin ſe retire , le malade ſe relève d'abord avec peine , ſes premiers pas font chancelans , il reprend ſes ſens peu-à-peu , & ſon ame retourne bien.

tôt à ses premières fonctions. Or , si l'ame contenue dans le corps , est exposée à de si cruelles atteintes , si ses fonctions peuvent être troublées & arrêtées de tant de manières différentes , comment pourroit-on croire qu'elle pût , étant séparée du corps , subsister un seul moment dans l'air , parmi les vents , les orages & les tempêtes ?

La médecine qui employe avec succès des remèdes pour les maladies de l'ame , comme pour celles du corps , nous apprend encore par-là que l'ame est nécessairement sujette aux loix de la mort ; car pour guérir & remettre l'esprit dans son assiette ordinaire , cela suppose un changement , une addition ou une soustraction de parties ; or il est impossible que ce qui est immortel , change l'ordre & la situation de ses parties , il ne peut être augmenté ni diminué ; tout corps qui

passe les limites que la nature lui a
 prescrites, qui change de disposition &
 d'assemblage , périt & n'est plus le
 même composé. L'esprit, par cons -
 quent , tant dans l'état de santé que
 de maladie , nous donne des marques
 certaines qu'il est n  mortel & p rif-
 sable. Et tel est l'empire de la vérité ,
 qu'elle triomphe toujours tôt où tard
 des argumens d'une fausse raison &
 des vains raisonnemens qu'on lui op-
 pose.

On voit souvent l'homme dépérir
 sensiblement : le sentiment abandonne
 ses membres les uns après les autres ;
 les ongles , les doigts des pieds de-
 viennent d'abord livides , la mort
 s'empare ensuite des jambes & bien-
 tôt elle se répand dans toutes les au-
 tres parties du corps. L'ame se divise
 donc en plusieurs parties ; elle souffre
 de la diminution , puisqu'elle se sépare

ſuccéſſivement des différens membres du corps ; elle eſt donc périffable.

L'eſprit étant une des parties les plus eſſentielles de l'homme , la nature doit lui avoir donné une ſituation fixe , comme aux ſens qui ſont les mobiles de la vie ; & de même que les mains , le nez , les yeux , les oreilles étant ſéparées du corps , ne peuvent avoir de ſentiment , ni conſerver long-temps leur mouvement ; de même l'eſprit ne peut ſubſiſter par lui-même & ſans le ſecours du corps qui lui ſert comme d'enceinte , & on ne ſauroit concevoir aucune autre choſe qui ſoit plus étroitement & plus intimement unie au corps , puisqu'il lui eſt attaché par les liens les plus étroits.

L'eſprit & le corps n'ont de force & de puissance que l'un par l'autre ; la vie qui leur eſt commune , n'eſt que l'effet de leur accord & de leur

correspondance mutuelle : l'esprit sans le corps ne pourroit subsister un seul moment , ni exercer aucune faculté ; & le corps sans l'ame ne pourroit recevoir aucune sensation , il périroit nécessairement ; & de même que l'œil déplacé de sa situation ordinaire , ne pourroit appercevoir les objets de même l'ame & l'esprit séparés du corps , ne pourroient exercer aucune fonction. S'il étoit vrai que l'ame en s'affranchissant de ses liens corporels , conservât sa nature ; si elle trouvoit dans l'air les mêmes secours qu'elle reçoit du corps , si toutes ses parties pouvoient en être contenues , si elle y pouvoit exécuter les mêmes mouvemens , l'air deviendroit un corps vivant & animé. Convenons donc puisque le corps se décompose & périt , que l'esprit se divise & se détruit également. Les mêmes causes de mort & de destruction

agissent sur tous les deux en même-temps.

Enfin , si le corps ne peut supporter la retraite de l'ame , sans tomber aussitôt en pourriture & répandre tout-à-l'entour de lui une puanteur insupportable ; pourquoi donc ne pas croire que l'ame se dégageant des parties intérieures du corps , se disperse & s'évanouit comme la fumée , & que ce n'est qu'après sa retraite que le corps périt entièrement ? car les principes de l'ame étant forcés de quitter leur place ordinaire , cherchent à s'échapper ; ils pénètrent par les membres , par les pores , par toutes les issues obliques ou droites qu'ils rencontrent , de sorte que l'ame reçoit du changement & de la division dans le corps , avant de s'en séparer : elle s'y partage en différentes parties , & elle ne s'évanouit dans les airs , qu'après avoir

souffert auparavant les atteintes de la destruction.

Quelquefois l'ame paroît être au dernier terme de la vie ; on croiroit que quelque cause extérieure agissant sur elle , tend à sa destruction : alors les membres sont privés d'action & de mouvement , le visage est pâle & défait , comme si l'heure de la mort étoit arrivée ; le corps tombe en foiblesse , il perd toute sa force , on fait d'inutiles efforts pour résister à cette situation : toutes les puissances de l'ame sont assoupies & suspendues ; elle partage tellement la foiblesse du corps que si une cause plus puissante venoit à agir dans ce moment , elle occasionneroit sûrement la perte totale du composé. Comment donc se persuader que l'ame , qui est d'une nature si foible , si fragile , puisse exister dans l'air sans l'appui du corps ? Bien loin de pouvoir y exister éternellement ,

il est impossible de concevoir qu'elle puisse même y subsister un seul instant.

On ne s'apperçoit pas au moment de la mort que l'ame se sépare du corps , pour en sortir dans son entier : son passage n'est point sensible à la poitrine , à la gorge : il paroît au contraire que chacune de ses parties périt dans les lieux où la nature l'a d'abord fixée ; comme tous les sens périssent dans les lieux de leur situation.

Si l'ame étoit immortelle, elle ne regretteroit pas à l'heure de la mort d'être dégagée des liens du corps ; elle se réjouiroit au contraire de quitter une enveloppe étrangère ; comme le serpent se réjouit au printemps de quitter sa vieille peau , ou le cerf de se débarrasser de son bois.

Enfin , pourquoi l'esprit ne prend-il jamais naissance dans la tête , dans le dos , dans les pieds , dans les mains ?

pourquoi demeure-t-il constamment attaché aux lieux où la nature l'a d'abord fixé ; si ce n'est que toutes les choses ont un lieu déterminé où elles doivent naître, croître, se développer, se conserver ; de sorte que la différente disposition des membres n'empêche point l'ordre de leurs fonctions ; tant il est vrai que tout est arrangé & disposé avec un ordre constant : le feu ne tire point son origine des rivières, & le froid n'est point produit par le feu.

Si l'ame d'ailleurs étoit immortelle par sa nature, si elle pouvoit conserver du sentiment lorsqu'elle est séparée du corps, il faudroit supposer, si je ne me trompe, qu'elle conserve & jouit de l'usage de tous ses sens après sa mort. Sans cette supposition l'on ne peut se représenter les ames errantes sur les bords de l'Achéron : aussi les Peintres & les Poëtes qui les ont ainsi représentées dans les siècles

passés, n'ont-ils pas manqué de leur attribuer l'usage du sentiment. Mais comme l'odorat, le toucher & tous les sens n'ont point d'action & de sentiment sans le secours de l'ame; de même les sens sans le secours des mains, des yeux, des oreilles, n'ont point de vie & de mouvement, & l'ame qui n'en seroit pas douée, n'éprouveroit aucune sensation.

Nous ne pouvons douter que le sentiment ne soit répandu dans tout le corps, c'est lui qui en anime & vivifie toutes les parties: il faut donc convenir que si quelque atteinte subite vient à le partager dans le milieu, de sorte qu'il reste divisé en deux parties; il faut aussi que l'ame partagée & divisée par la violence de ce coup, soit détruite ainsi que le corps: or, il est certain que ce qui peut se partager & se diviser en plusieurs par-

ties, n'est pas doué d'une nature immortelle.

On dit qu'il est d'usage dans les combats de se servir de chars armés de faux tranchantes, qui toutes fumantes du sang qu'ells ont versé, taillent souvent en pieces les membres avec une telle rapidité, que quoique séparés du corps, ils conservent leur mouvement, on les voit palpitans sur la poussiere; l'esprit & le corps dans la chaleur du carnage, semblent ne point sentir le mal qu'ils ont reçu; le guerrier ardent au combat s'avance dans la mêlée, il ne s'apperçoit pas que les roues & les faux tranchantes viennent de lui abbatre son bras gauche avec son bouclier; un autre oublie que sa main droite vient de lui être coupée, au moment qu'il s'avance à toute bride vers l'ennemi; un autre encore s'efforce de se soutenir sur une jambe qui vient de lui être

emportée , tandis que son pied expirant remue ses doigts sur la poussière , & la tête de celui-ci séparée du reste de son corps , montre un visage animé & des yeux menaçans , tant que l'ame n'en est pas entièrement dissipée.

Voyez cet horrible serpent dont on vient de couper la queue en plusieurs parties , il est encore redoutable par sa langue qu'il darde avec fureur : irrité par la violence de ses douleurs , il se retourne en arriere , cherche la plus proche de ses parties , y plonge son dard empoisonné & y fait de cruelles blessures. Chacune de ses parties retranchées s'agite , se replie & répand son venin sur la terre ; conclurez-vous de-là que chaque partie est animée par une ame particulière ? Si cela étoit , il y auroit plusieurs ames dans un même corps : convenez donc que l'ame qui commande à l'animal a été di-

visée ; elle est donc périssable , puisqu'elle peut se partager comme toutes les autres parties du corps.

Si les puissances vivifiantes de l'esprit n'étoient reçues dans le corps que lorsque ses organes & toutes ses parties sont entièrement formés , on ne verroit pas l'esprit au moment de notre naissance , & dès que nous mettons le pied , pour ainsi dire , sur le seuil de la vie , croître & se développer en même-temps , que le corps , il ne seroit pas mêlé avec le sang , & ne se développeroit pas avec lui ; il faudroit au contraire qu'enfermé comme dans une cage , il se soutînt & se conservât par ses propres forces. C'est pourquoi plus j'examine la nature de l'ame , plus je me persuade que non-seulement elle est une production de la nature , mais qu'elle est soumise aux loix de la mort : l'ame est trop intimement unie au corps , pour ne ve-

nir que du dehors; l'expérience nous démontre le contraire: sa connexion avec les veines, le sang, les nerfs, les os est si intime que les dents même sont susceptibles de sentiment: on ne l'éprouve que trop par les maux cruels qu'on y ressent, lors par exemple qu'on boit des liqueurs très-froides, ou lorsque dans les alimens qu'elles broient, il se rencontre quelque petit caillou. Il n'y a donc pas d'apparence que les ames qui sont si bien tissées avec les corps, puissent en sortir sans altération, ni se conserver dans leur entier, lorsqu'elles sont séparées des nerfs, des jointures & des os.

Si l'on se persuade que l'ame vienne du dehors pénétrer & animer les différentes parties du corps, c'est une raison de plus pour croire, qu'étant répandue de la sorte, sa perte doit suivre bien plutôt la destruction du

corps , car tout ce qui pénètre , qui s'insinue au travers d'un corps , se dissout & périt nécessairement , & de même que les alimens en se distribuant dans toutes les parties , & en servant à la subsistance & à l'accroissement du corps , changent de nature ; de même en supposant que l'ame & l'esprit soient dans leur entier , lorsqu'ils se présentent pour animer un corps nouvellement formé ; il est impossible , puisqu'ils sont nécessités de le pénétrer , qu'ils puissent être exempts de la dissolution ; les élémens dont ils sont composés doivent nécessairement se dissoudre en s'insinuant par toutes les issues dans les membres. Ainsi l'ame qui anime & commande alors au corps , doit sa naissance à celle qui a été divisée en le pénétrant ; de sorte qu'on ne peut pas douter que l'ame ne naisse , & ne périsse en même-temps que le corps.

Mais lorsque le corps a perdu la vie, y reste-t-il quelques élémens de cet esprit vital qui l'animoit, ou bien l'ame est-elle entièrement dissipée ? S'il y a quelque reste de ce souffle vivifiant, rien ne peut nous persuader que l'ame soit immortelle, car alors sa retraite du corps n'a pu se faire que par la soustraction de quelques-unes de ses parties; si au contraire l'ame s'est retirée en entier du corps, sans y laisser aucune de ses parties; qui peut donner l'existence, la vie à ces vermisseaux qui s'engendrent dans les entrailles des cadavres, & à cette multitude de petits insectes vivants, qui n'ont ni os ni sang, & qui prennent naissance dans les différentes parties du corps ?

Si l'ame n'étoit formée avec le corps, on ne verroit pas le lion conserver constamment la noblesse & la fierté de son caractère, la ruse ne se

roit pas toujours le partage du renard ; & le cerf dominé par la crainte ne se plairoit pas dans les sombres retraites des forêts. Comment toutes les especes d'animaux auroient-elles des qualités particulieres qui naissent & se développent avec eux , si les facultés de l'ame ne croissoient & ne se développoient en même-temps que les forces du corps , par l'ordre & le concours de principes & d'une matiere qui leur sont propres ? Si cette puissance qui nous anime étoit immortelle , si sa transmigration dans les corps étoit ordinaire , tous les êtres n'auroient pas des habitudes , ni des qualités particulieres à leur espece ; le chien d'Hyrcanie fuirait à l'aspect du cerf , & l'épervier trembleroit dans les airs à la rencontre de la timide colombe. La raison deviendroit le partage des animaux , & la folie seroit l'attribut des hommes. En vain

prétend-on que l'ame immortelle change d'habitude en changeant de corps ; tout changement dans un être fait sa dissolution & est une cause de mort ; les parties de l'ame en changeant leur ordre primitif, changent de nature & se detruisent nécessairement ainsi que le corps. Si l'on prétend que les ames des hommes ne passent & n'animent jamais que des corps humains ; je demande comment il est possible que l'ame d'un sage devienne celle d'un insensé , pourquoi la prudence n'accompagne jamais la jeunesse , pourquoi un jeune cheval dans les combats n'a point l'adresse & la force d'un cheval fait ; si ce n'est parce que les facultés de l'ame ne se développent qu'à proportion des forces du corps, & chacune par les semences qui leur sont propres. Il est impossible que l'ame ne soit délicate & foible dans un corps jeune & déli-

cat ; mais si cela est ainsi , on ne peut donc s'empêcher de convenir que l'ame ne soit en bute aux traits de la mort , puisqu'elle reçoit des changemens dans le corps , que ses facultés augmentent avec l'âge , & que le sentiment varie en même-temps que les forces du corps varient.

Comment l'ame pourroit-elle se perfectionner en même-temps que le corps & atteindre avec lui à cet âge heureux où brille la raison , si elle n'étoit dès le premier instant de sa formation , sa compagne inséparable ? Comment pourroit-elle désirer de cesser d'animer le corps dans sa vieillesse ? Pourroit-elle craindre de profaner sa nature par la corruption du corps , ou que sa demeure cédant au long cours des années ne l'accablât sous sa chute , comme si ce qui est immortel pouvoit être écrasé ou détruit ?

Mais puisqu'enfin les arbres ne croissent point dans l'espace des airs , que les nues ne se forment point dans la profondeur des mers , que les poissons ne vivent pas dans les champs , que les bois ne contiennent pas de sang , que les rochers n'ont point de sève , il faut que la nature ait déterminé à toutes les choses un lieu propre & fixe pour y croître & s'y développer. De même la nature de l'ame & de l'esprit ne peut subsister seule sans le corps , il faut qu'elle ait une naissance commune avec lui , & qu'elle soit attachée aux nerfs , au sang , &c.

N'est-t-il pas absurde de vouloir associer une nature immortelle avec un être périssable & corruptible ? Une substance éternelle peut-elle être d'intelligence avec un être mortel , peut-elle partager ses travaux & ses souffrances ? Est-il rien de plus incompatible , de plus opposé , de plus con-

traire que l'union d'une substance périssable avec une nature immortelle ?

La nature de tout ce qui est éternel est d'être d'une telle solidité , qu'il résiste & demeure impénétrable à tous les efforts qu'on lui oppose, rien ne peut ni ne doit le diviser, ni pénétrer ses parties. Tels sont les élémens de la matiere premiere dont je vous ai parlé ci-devant. La durée éternelle d'une substance peut encore dépendre de ce qu'elle est hors d'atteinte de toute impression, comme le vuide qui ne peut être frappé, ni divisé en aucune maniere, parce qu'étant infini & comprenant tout, rien ne peut favoriser la dissolution de ses parties, aucun corps ne peut le diviser, il est par conséquent d'une nature immortelle ; mais l'ame, comme je vous ai déjà enseigné, n'est point une substance impénétrable, puisqu'il y a du vuide dans l'assemblage de ses parties ; elle

n'est pas non plus impalpable comme l'espace , car le choc violent d'un corps peut déranger son harmonie & la détruire , & de quelque maniere que se fasse sa destruction , les abîmes de l'espace lui prêtent en tout temps leurs vastes étendues pour la recevoir , & les portes du trépas ne peuvent jamais lui être fermées.

Que vous êtes dans l'erreur , si vous croyez que l'ame est immortelle , parce qu'elle fait se garantir des choses nuisibles , soit parce qu'elle repousse les impulsions violentes qui lui sont faites , avant d'en sentir les atteintes ; soit parce que les coups qu'elle reçoit sont souvent impuissans pour la détruire totalement ; car outre que l'ame partage les infirmités , les maladies du corps , elle est souvent troublée par l'incertitude de l'événement des choses futures ; la crainte augmente ses maux , des soins inquiets

la tourmentent , les remords de ses fautes la déchirent : joignez à cela ses propres fureurs , la perte de sa mémoire ; ajoutez-y encore les noires vapeurs de la léthargie qui étouffent ses lumières & ses connoissances.

La mort n'est donc qu'un nom redoutable ; elle n'est rien à notre égard , puisque l'ame est mortelle : & comme dans les siècles passés nous ne sentions pas les malheurs qui affligoient nos ancêtres , lorsqu'Annibal couvrit de ses armes les campagnes du Latium , que tout ce qui étoit sous le ciel se ressentit des horreurs de la guerre ; qu'on fut long-temps dans le doute qui de Carthage ou de Rome seroit la maîtresse du monde ; de même à l'instant de la dissolution de l'ame & du corps , dont la réunion forme notre existence , tout sentiment cessera pour nous ; notre être étant détruit , rien ne pourra nous affecter , rien ne

pourra frapper nos sens , quand même la terre s'uniroit avec la mer, & la mer avec le ciel. Il nous seroit même absolument indifférent que l'ame & l'esprit conservassent du sentiment, après la séparation du corps, puisque nous n'existons & n'éprouvons de sensations que parce que nous sommes formés de l'union de l'un & de l'autre. Si le temps pouvoit dans la suite des siècles, après la dissolution d'un être, rassembler & réunir toutes les parties de matière qui le formoient, donner à ces parties la même forme qu'elles ont actuellement, & le rappeler ainsi à la jouissance d'une seconde vie; cette réunion, ce nouvel assemblage lui seroient encore indifférens, parce que l'économie & les mouvemens de la vie ayant une fois cessé, ils ne peuvent plus être les mêmes par ce retour : & de même que nous ne sommes pas actuelle-

ment

ment inquiets de ce que nous avons été auparavant, nous ne devons pas l'être de ce que nous deviendrons un jour. D'ailleurs, si nous réfléchissons sur l'immense espace des siècles écoulés; si nous faisons attention en combien de manières les mouvements de la nature ont dû varier, nous nous convaincrions facilement que les éléments des choses ont été souvent dans la même disposition, dans le même ordre où ils sont aujourd'hui; mais l'esprit ne peut s'en rappeler, la mémoire, parce que les facultés de la vie ont été interrompues plusieurs fois; & que le mouvement qui animoit les organes des sens, a cessé par la déunion & la dissolution du composé.

On n'est malheureux & on ne le devient que parce qu'on se rencontre précisément dans le temps où la fortune fait ressentir ses coups; mais puisque la mort nous garantit des

maux qu'elle nous fait souffrir , puisqu'elle met ceux qui ont vécu dans les siècles précédens , à l'abri des malheurs qui font notre infortune présente , avouons donc qu'elle n'est point à redouter. Il est impossible que celui qui n'existe plus , soit malheureux ; car il n'y a point de différence entre celui qui n'a jamais existé & celui qui perd son existence actuelle.

Quand vous verrez un homme s'alarmer de ce que son corps sera la pâture des vers , ou sera consumé par des flammes dévorantes , ou déchiré & mis en pièces par des animaux carnassiers ; croyez , quoiqu'il assure être convaincu que le corps perd toute sensibilité à la mort , croyez , dis-je , qu'il ne dit pas la vérité ; son cœur est en proie à quelque inquiétude secrète qu'il tâche de déguiser , car il ne fait rien qui confirme sa prétendue conviction ; & bien loin de croire que la

mort le prive entièrement de la vie ; il s' imagine qu'il y a quelque chose qui lui survit , dont la nature ne lui est pas connue.

Celui qui dans le cours de la vie craint que son corps, après la mort, ne soit la proie des oiseaux & des bêtes, fait connoître son incertitude sur son sort futur ; il voit avec douleur qu'il ne peut l'éviter ; il ne peut penser, sans frémir, que son corps sera la pâture de vils animaux ; cette idée lui flétrit l'imagination : il s'indigne que son être soit corruptible ; il ne voit pas qu'il est impossible qu'à sa mort il survive un autre lui-même , qui pleure sur sa perte & le plaigne d'être la proie des flammes ou la nourriture des vers. Si le sentiment survivoit à notre existence , si nous ressentions après la mort la dent des bêtes carnassières qui nous dévorent, nous ressentirions également le feu

de la flamme dévorante qui nous consume sur le bûcher , nous serions glacés par le froid du marbre de notre tombe , & nous gémirions sous le poids de la terre qui nous couvre.

Mais alors vous ne jouirez plus de la douceur d'être reçu dans votre maison par une épouse charmante dont vous faisiez le bonheur ; de tendres & chers enfans n'iront plus à votre rencontre ; ils ne vous presseront plus de leurs mains caressantes ; ils ne vous couvriront pas de leurs plus tendres baisers ; vous ne pourrez plus être utile , soit par vos conseils , soit par vos actions , à ceux qui avoient besoin de votre secours. Infortuné , infortuné , vous criera-t-on , un seul jour vous a ravi toutes les douceurs de la vie ! Mais que ne vous disent-ils plutôt : tous ces biens ne seront plus l'objet de vos desirs ! Si les hommes étoient fortement persuadés de cette

vérité ; l'inquiétude & la crainte , ces tyrans de la vie , n'en troubleroient plus la douceur & la tranquillité. Le sommeil de la mort délivre pour toujours de tous les maux ; les larmes ne sont que pour ceux qui nous survivent ; nos proches , nos parens , répandus autour de notre bûcher , l'arrosent de leurs pleurs ; & la perte d'un ami chéri , fait au cœur une douleur profonde que le temps peut à peine effacer.

Si la mort n'est que le retour à un doux sommeil , à un repos éternel , qu'a-t-elle donc de si redoutable ? Quelle raison de tant se lamenter , de se plaindre si amèrement ? au sein de la joie , au milieu des festins , Les hommes , la tête ombragée de fleurs & la coupe à la main , se disent sérieusement les uns aux autres , que les plaisirs ont peu de durée ; déjà ils sont écoulés , & ce moment de

jouissance , emporté par la rapidité du temps, ne reviendra plus. Ne croiroit-on pas , à les entendre , qu'ils craignent d'être tourmentés lorsqu'ils ne feront plus , par l'ardeur de la soif ou par quelque autre desir ?

- Lorsque le sommeil suspend l'action des organes de l'esprit & du corps, on n'est point inquiet sur son sort , on ne craint pas pour sa vie ; alors le mouvement des principes qui produisent le sentiment , n'est que suspendu : bientôt on revient de ce sommeil tranquille. L'effet de cette situation devrait nous persuader que le sommeil de la mort est bien plus doux , puisqu'il nous délivre à jamais de toute inquiétude ; il est moindre à notre égard que le sommeil naturel , si on peut comparer le néant à la réalité ; car à la mort , l'union de tous les principes est entièrement détruite ; & les mouvemens de la vie ayant une

fois cessé, on ne revient jamais de ce sommeil éternel.

Si la nature enfin venoit à élever la voix tout-à-coup, & nous faisoit entendre ces reproches : d'où vient, ô mortel insensé, que tu t'abandonnes à la douleur ? Pourquoi la mort est-elle le sujet de tes craintes & de tes larmes ? Si tu as joui de toutes les douceurs de la vie, si tu as passé tes jours dans les délices & les plaisirs, pourquoi ne la quittes-tu pas avec gaieté, ainsi que l'on quitte un festin où l'on s'est rassasié d'une chère abondante & délicate ? pourquoi ne te livres-tu pas à un doux repos, à cette égalité d'esprit qui ne craint pas les approches de la mort ? Si la jouissance des plaisirs n'a pu te satisfaire, si la vie t'est devenue à charge, pourquoi cherches-tu, ô insensé, à prolonger des jours qui font ton malheur & qui doivent couler avec

les mêmes défagrémens ? Que ne termines-tu ta triste carrière par une fin généreuse ? je ne puis plus rien pour toi : je ne saurois rien faire de plus en ta faveur ; si ton corps n'est point encore courbé par le poids de l'âge , si tes membres sont encore dans leur vigueur & n'ont point ressenti les atteintes de la vieillesse , apprends au moins que tout obéira à l'ordre que j'ai établi dans les premiers temps ; tu n'y verras jamais le moindre changement , quand le cours de ta vie seroit de plusieurs siècles , & que tu serois même destiné à l'immortalité. Que répondre à ce discours de la nature , sinon que c'est avec raison qu'elle nous fait ces reproches & que les vérités dont elle nous accable sont sans réplique ? N'est-ce pas avec plus de raison qu'elle dit d'une voix terrible & menaçante à celui qui se désespere & se plaint d'être d'une nature mor-

telle : insensé que tu es ! arrête tes pleurs , supprime tes gémissemens ; la mort que tu redoutes va terminer tes malheurs ; & s'adressant à ce vieillard , qui gémit du nombre de ses années : pourquoi te tourmentes-tu ? n'a-t-il pas été en ton pouvoir de jouir jusqu'à présent de tous les agrémens de la vie ? mais parce que tu as toujours souhaité ardemment les choses qui te manquoient , & que tu as fait peu de cas de celles que tu possédois , il te semble aujourd'hui que la vie que tu as menée a été peu agréable , que tu n'as goûté que des plaisirs imparfaits , & que la mort te surprend avant d'avoir pu satisfaire tous tes desirs. Tes regrets , malheureux vieillard , viennent trop tard ; laisse généreusement à d'autres des plaisirs que tu t'efforces en vain de posséder. La nature n'est-elle pas en droit de reprendre une vie qu'elle ne t'a don-

née que sous les conditions de la restitution ? C'est avec raison , ce me semble , qu'elle augmente tes peines par ses reproches ; c'est une loi , c'est une nécessité que tout se succède dans la nature , que les choses anciennes fassent place aux nouvelles , que les êtres se réparent les uns par les autres ; car rien ne périt entièrement , rien n'est précipité dans le Tartare ; la matière toujours subsistante & éternelle produira , dans les âges futurs , des hommes , des animaux , qui après avoir paré successivement la scène du monde , disparaîtront , subiront comme toi le sort de la destruction ; les êtres ne font que se prêter successivement le flambeau de la vie ; elle n'a été donnée à personne en propre , chacun n'en a que la jouissance.

Réfléchis sur les temps qui ont précédé ton existence ; tu verras qu'ils n'ont rien de commun avec toi ; c'est

un miroir que la nature t'offre pour y contempler l'avenir qui suivra notre mort. Tant de siècles passés n'ont rien de redoutable ; il n'est point de sommeil plus tranquille que le repos de ces âges écoulés ; tout ce qu'on raconte de l'Empire de Pluton n'est qu'une figure des malheurs réels de la vie.

Tantale ne tremble point à la vue de l'immense rocher qui le menace d'une chute prochaine ; c'est la crainte que les mortels ont des Dieux, qui les inquiète durant la vie, & leur fait redouter la mort qui les attend. Tithie n'est point, sur le rivage de l'Achéron, la proie des oiseaux ; sa large poitrine ne suffiroit point à leur voracité pendant des temps éternels ; quand on supposeroit que ses membres étendus couvrent la surface entière de la terre, ils ne pourroient résister aux traits d'une douleur con-

tinuelle , ni être l'aliment éternel de
 cruels vautours. Le véritable Tithie
 est l'homme en proie à tous les feux
 de l'amour ; c'est le malheureux , dé-
 voré par les inquiétudes , les soucis ,
 les chagrins : c'est celui que les de-
 sirs , les passions tiennent dans l'es-
 clavage. Le Sisyphé du Tartare est
 l'homme qui desire les grandeurs ,
 qui recherche les faisceaux , les hon-
 neurs publics , & qui ne pouvant les
 obtenir , se livre à la douleur & au
 désespoir. Briguer des rangs , des dig-
 nités , ne les point obtenir , souffrir
 tout ce qu'il y a de plus dur & de
 plus humiliant pour y parvenir , n'est-
 ce pas l'image de cet infortuné , qui
 condamné à monter un rocher sur
 une haute montagne , le voit ensuite
 tomber par son propre poids , & est
 obligé de recommencer sans cesse ce
 pénible & inutile travail ?

N'être jamais content des biens que

nous offre la nature , ne pouvoir dans aucun temps fatifaire fes defirs infatiables , épuifer les richesses & les préfens variés des faifons nouvelles , fans qu'il naiffe jamais un moment , où raffaffié de ces commodités , l'homme quitte la vie fans regret & fans inquiétude : n'est-ce pas la moralité de la fable , qui nous enseigne que des princesses d'une jeunesse brillante, font occupées fur l'Achéron à verfer incessamment de l'eau dans un vase percé qui ne pouvant jamais être rempli , rend leurs peines fans cesse inutiles.

Au reste le Cerbere , les Furies , l'affreux Tartare qui répand des torrens de feu & de fumée , n'existent en aucun lieu & ne peuvent jamais avoir existé ; mais on est cruellement tourmenté pendant la vie par une crainte proportionnée à la grandeur des crimes dont on est coupable. Les affreux cachots , le supplice d'être pré-

cipité d'un rocher , les bourreaux , la torture , les fouets , la poix brûlante , les torches ardentes , l'usage enfin des différens supplices , quoiqu'éloignés , ne laissent pas d'effrayer l'imagination. L'homme coupable & criminel craint d'avance la punition qu'il mérite : ses remords , ses craintes sont ses propres bourreaux ; il vit dans une cruelle incertitude sur le terme de ses malheurs ; il craint encore qu'après la mort ses peines ne deviennent plus cruelles , & cet état de doute fait de la vie des hommes crédules , un perpétuel enfer.

Veux-tu t'accoutumer à la mort ? réfléchis souvent qu'Ancus , ce bon & digne Prince , qui l'emporte si fort sur toi par ses hautes vertus & ses éminentes qualités , ne jouit plus de la lumière. Le diadème de tant de Rois , la suprême puissance , n'ont pu en garantir tant d'illustres guerriers qui

t'ont précédé, & qui sont dans l'éternelle nuit du tombeau. Ce héros même, qui s'ouvrit autrefois un passage au travers des mers, qui méprisant les murmures de l'Hellepont, fit marcher ses légions parmi les précipices & fouler aux pieds des chevaux les ondes étonnées, est privé de la lumière; la mort n'a pas craint de séparer son ame de son corps. Le grand Scipion, la terreur de Carthage & de l'univers, n'a point été distingué du commun des mortels; ses cendres reposent dans la terre comme celles du plus vil esclave. Ce sort a été commun aux inventeurs des arts, des sciences; les Poètes, compagnons inséparables des Muses, n'ont point été mieux partagés. Homere, leur Prince, a subi comme eux la loi du sommeil éternel; Démocrite, enfin, voyant que sa vieillesse affoiblissoit les facultés de son esprit, alla au-devant de

la mort & lui rendit un hommage volontaire. Epicure même, ce mortel si supérieur à tous les autres par l'élevation de son génie, lui qui a brillé parmi les Sages de la terre avec l'éclat du soleil, dont la vive lumière efface celle des autres astres, a vu terminer sa carrière; & toi, tu crains de mourir; toi, dont la manière de vivre est déjà un état de mort, qui consumes tes jours dans un triste sommeil, qui sommeilles étant éveillé, & que les mêmes songes qui troubloient ton repos pendant la nuit, ne cessent point d'allarmer pendant le jour: tu ne connois pas la cause secrète de tes malheurs; accablé d'ennui, de souci, de chagrin, douteux, incertain dans toutes tes démarches, ton esprit erre à l'aventure & s'abandonne à l'incertitude & à l'erreur.

Si les infortunés mortels s'appliquoient

quoient à connoître la cause de l'accablement de leur esprit, s'ils recherchoient la source des inquiétudes qui les affiegent, on ne les verroit pas continuer de vivre, comme ils font, ne sachant jamais ce qu'ils veulent, n'étant jamais contents de leur situation présente, cherchant à la quitter, comme si ce changement pouvoit les débarrasser du fardeau de leurs inquiétudes; celui qui se déplaît dans sa maison, la quitte souvent, & n'en est pas plutôt sorti que l'envie lui prend d'y revenir, ne trouvant rien au dehors qui calme son esprit inquiet; l'autre pousse ses chevaux à toute bride vers sa métairie, comme s'il y alloit pour en éteindre l'embrâsement; mais à peine y est-il arrivé, que l'ennui le poursuivant, il voudroit pouvoir se livrer au sommeil; désespéré de ne pas le trouver, il se hâte de revenir à la ville par l'espoir d'être moins

tourmenté. C'est ainsi que l'homme s'agite sans cesse, il trouve en lui son persécuteur : il voudroit pouvoir s'éviter ; mais comme on ne peut se séparer de soi-même, on est obligé de souffrir la continuation des maux qui nous assiègent, parce qu'on en ignore la cause : si elle étoit connue, il faudroit que l'homme quittant toute autre chose, se livrât entièrement à l'étude de la nature : elle seule pourroit le rendre heureux ; car qu'y a-t-il de plus important que d'être assuré de son état après la mort, état qui doit durer, non pas une heure, mais pendant l'éternité des temps qui doit suivre.

Quel est donc ce desir si passionné de la vie, pour être si fortement alarmé dans l'incertitude du péril ? Tout mortel n'est-t-il pas convaincu que la mort est inévitable ? toute précaution n'est-t-elle pas inutile pour s'y souf-

traire ? La mort est une loi de la nature , un changement nécessaire que doivent subir tous les êtres. Toutes nos démarches nous y conduisent ; le terme de la vie pour être plus long ne nous offre pas de nouveaux plaisirs ; mais on desire les choses que l'on n'a pas ; elles semblent d'un prix bien supérieur à toutes celles que l'on possède : & à peine en a-t-on obtenu la jouissance qu'on forme de nouveaux desirs. La soif de la vie tourmente toujours également ceux qui craignent la mort ; ils sont dans l'incertitude de leur destinée pour les âges futurs ; ils sont inquiets , sur la fin de leur course , & craignent le sort qui les attend après leur mort. C'est en vain , cependant , que nous voulons disputer le terrain de la vie ; tous nos efforts ne peuvent arracher à la mort un instant de sa détermination , & s'il étoit en notre puissance de don-

ner à notre vie la durée de plusieurs siècles , la mort qui viendrait en trancher le cours , ne seroit pas moins éternelle. L'éternité des siècles est égale pour tous les hommes ; celui qui meurt aujourd'hui , ou celui qui est mort plusieurs années , plusieurs siècles auparavant , sont également les victimes de l'âge irrévocable.

*Fin du troisieme Livre & du Tome
premier.*